

1939 - LE VERNET - 1944

Rédaction et Administration : 2, rue du 14 Juillet - 09100 PAMIER

Déclaré de la Préfecture de l'Ariège

Parution au J.O. du 1.12.1971

COMPTE POSTAL : 2 344-62 S TOULOUSE

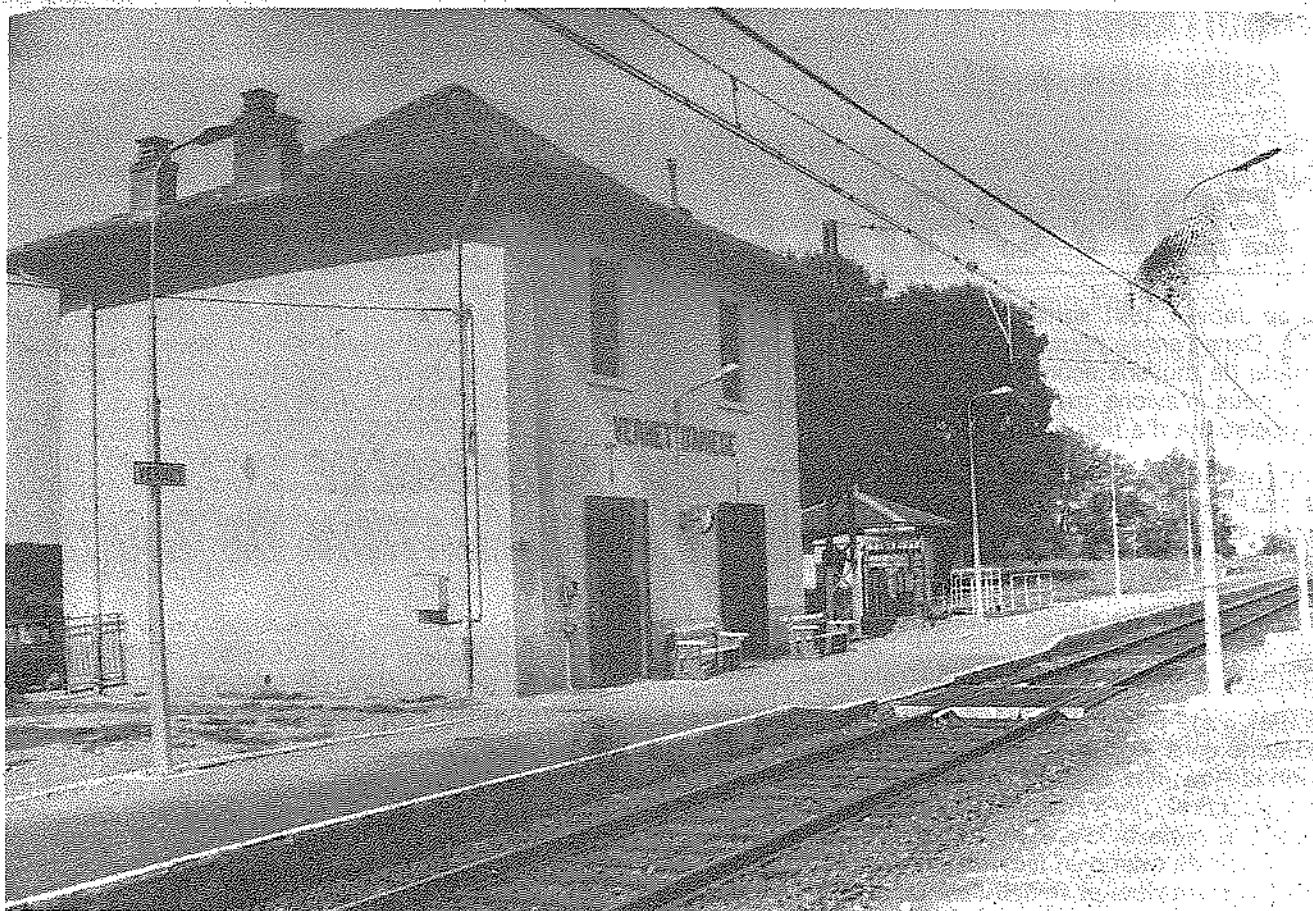
COMPTE BANCAIRE : CL Cpte 50.095 H

TRÉSORIER : GUTIERREZ A. 22, Lot. Boulbonne - 09100 LA TOUR DU CRIEU GÉRANT DE LA PUBLICATION : M. CARRASCO, Tél. (61) 67.14.75

DÉPOT LÉGAL : JANVIER 1982

IMPRIMERIE ENRICH - 68000 PERPIGNAN

BULLETIN D'INFORMATION DE L'AMICALE DES ANCIENS INTERNÉS POLITIQUES ET RÉSISTANTS DU CAMP DU VERNET D'ARIÈGE



La gare

JANVIER 82

SOMMAIRE

N° 15

Editorial.....	2	Bieu, brun, jaune	9
Les souhaits du Président.....	2	Un fils de gardien des camps se souvient	9
Lettre à Mitterrand	2	Il avait 13 mois lorsqu'il franchit la frontière (Février 39)	11
Assemblée délégation de Barcelone	2	España y sus tejeros.....	13
Compte rendu (réunion 4.7.81)	3	Réponse à España y sus tejeros.....	14
Compte rendu (réunion 8.11.81) (A la suite la photo du Comité)	3	Impresiones	15
Album-souvenir (préface)	5	Ne respirez plus.....	15
50ème anniversaire (11ème république espagnole)	7	Vos droits	16
Brouilles du passé	8	Nos peines	16
Communiqué	8	Liste de soutien.....	17
		Avis de recherches	18

Les souhaits du président...

Mes très chers amis,

A l'aube de la nouvelle année, permettez-moi de vous présenter, ainsi qu'à vos compagnes et familles, mes meilleurs vœux de bonheur et de bonne santé, dans la PAIX et la LIBERTE.

Car, comme vous tous, j'éprouve de l'anxiété pour cette PAIX et LIBERTE, pour lesquelles nous avons donné le meilleur de nous-mêmes.

Espérons que le bon sens et la sagesse des peuples et surtout de ceux qui les gouvernent l'emporteront pour le bien-être de toute l'humanité.

Sachons rester unis dans notre chère amicale comme nous l'avons été dans les moments les plus difficiles. Aidons l'Amicale à soutenir le combat qu'elle a entrepris, et cela à la mémoire de ceux qui nous ont quittés, soutenons-la en lui apportant notre contribution matérielle, en n'oubliant surtout pas, de nous acquitter de nos cotisations. Notre dévoué trésorier n'en sera que plus heureux.

BONNE ANNÉE 1982 !

J. ARTIME

EDITORIAL

Au mois de Janvier 1981 sortait notre dernier bulletin, le numéro 14. Dans l'année nous avons pu faire un autre bulletin faute de moyens économiques et parce que, à la rédaction, nous n'avions reçu aucune collaboration. On dirait que personne n'a rien à dire.

Nous pensons qu'avec ce numéro, l'intérêt de nos camarades va s'éveiller. Chacun peut apporter quelque chose, le témoignage de son entrée au Vernet, par exemple, comment il a vécu à l'intérieur du camp, sa déportation, son transfert, sa libération (?). Il y a aussi des rubriques intéressantes comme les «libres propos», les «avis de recherches» ou les propositions à faire pour l'aménagement du cimetière. Et pourquoi pas traiter des sujets d'actualité?

L'année 1981 a été une année de changements politiques très importants dans le monde. La contestation par la violence continue de plus belle. La course aux armements nucléaires ne cesse de s'accroître. Les «grands» de ce monde, sous le prétexte d'une hypothétique «attaque-surprise», de la part de celui d'en face, augmentent la cadence de fabrication meurtrière et remplissent leurs arsenaux de guerre, perfectionnent leurs engins et «découvrent» chaque jour de nouvelles méthodes d'anéantissement. La priorité des priorités est l'auto-protection guerrière, ce qui demande un énorme sacrifice et un gâchis considérable de l'économie pour les peuples qui en sont les victimes.

Cette année, encore, a vu certains pays prendre conscience du danger réel qui les menace. On ose même, prévoir un conflit nucléaire qui affecterait «seulement» l'Europe, pour essayer ainsi de «tranquilliser» le monde qui a de plus en plus peur de l'escalade où les super-puissances sont engagées. Cela, comme il était facile de pressentir, a suscité une levée de boucliers. Partout, des jeunes et des moins jeunes ont manifesté leur mépris de la guerre. Ce qu'ils veulent, ce que nous voulons, c'est la PAIX !.

Nous connaissons trop l'image hideuse de la guerre et son cortège de malheurs pour que nous ne nous levions pas en criant : ASSEZI, Arrêtez votre criminelle course vers la MORT !.

Lettre à MITTERAND

Monsieur le Président de la République Française,

L'amicale des Anciens Internés Politiques et Résistants du Camp du Vernet, est heureuse de vous rendre hommage à l'occasion de votre élection à la Présidence de la République.

Notre Amicale se joint à la volonté populaire exprimée le 10 mai. Et, avec le peuple de France, souhaite retrouver le chemin de l'espérance.

Joseph ARTIME,
Président de l'Amicale

ASSEMBLÉE DÉLÉGATION DE BARCELONE

La Asamblea General Extraordinaria de la hasta ahora Delegación en España de la «AMICALE DES ANCIENS INTERNES POLITIQUES ET RESISTANTS DU CAMP DU VERNET D'ARIEGE», reunida el 24 de mayo de 1981,

CONSIDERANDO que los lazos de subordinación y dependencia que ligaban la Delegación a la Amicale no han tenido más que aspectos negativos e incluso contraproducentes y han estado repetidas veces al origen de discrepancias y discusiones, creando una tirantez creciente entre los componentes de ambas ;

CONSIDERANDO innecesario proseguir unas relaciones que se deterioran de día en día, y mantener unas obligaciones que deberían ser mutuas pero que se cumplen unilateralmente ;

HA RESUELTO por unanimidad salvo una abstención, desvincularse de la Amicale y obrar en adelante por cuenta propia, sin perjuicio de que existan no obstante unas relaciones normales de colaboración en cuantos asuntos de interés común puedan presentarse.

Lo que os comunicamos para vuestro conocimiento.

BARCELONA, a 30 de mayo de 1981

Por el Comité, El Presidente.

Pedimos la publicación de esta resolución en el Boletín de la Amicale.

Angel PLANAS

Les souhaits du président...

Mes très chers amis,

A l'aube de la nouvelle année, permettez-moi de vous présenter, ainsi qu'à vos compagnes et familles, mes meilleurs vœux de bonheur et de bonne santé, dans la PAIX et la LIBERTE.

Car, comme vous tous, j'éprouve de l'anxiété pour cette PAIX et LIBERTE, pour lesquelles nous avons donné le meilleur de nous-mêmes.

Espérons que le bon sens et la sagesse des peuples et surtout de ceux qui les gouvernent l'emporteront pour le bien-être de toute l'humanité.

Sachons rester unis dans notre chère amicale comme nous l'avons été dans les moments les plus difficiles. Aidons l'Amicale à soutenir le combat qu'elle a entrepris, et cela à la mémoire de ceux qui nous ont quittés, soutenons-la en lui apportant notre contribution matérielle, en n'oubliant surtout pas, de nous acquitter de nos cotisations. Notre dévoué trésorier n'en sera que plus heureux.

BONNE ANNÉE 1982 !

J. ARTIME

EDITORIAL

Un mois de Janvier 1981 sortait notre dernier bulletin, le numéro 14. Dans l'année nous avons pas pu faire un autre bulletin faute de moyens économiques et parce que, à la rédaction, nous n'avions reçu aucune collaboration. On dirait que personne n'a rien à dire.

Tous pensons qu'avec ce numéro, l'intérêt de nos camarades va s'éveiller. Chacun peut apporter quelque chose, un témoignage de son entrée au Vernet, par exemple, comment il a vécu à l'intérieur du camp, sa déportation, son transfert, sa libération (?). Il y a aussi des rubriques intéressantes comme les «libres propos», les «avis de recherches» ou les propositions à faire pour l'aménagement du cimetière. Et pourquoi pas traiter des sujets d'actualité?

L'année 1981 a été une année de changements politiques très importants dans le monde. La contestation par la violence continue de plus belle. La course aux armements nucléaires ne cesse de s'accroître. Les «grands» de ce monde, sous le prétexte d'une hypothétique «attaque-surprise», de la part de celui d'en face, augmentent la cadence de la fabrication meurtrière et remplissent leurs arsenaux de guerre, perfectionnent leurs engins et «découvrent» chaque jour de nouvelles méthodes d'anéantissement. La priorité des priorités est l'auto-protection guerrière, ce qui demande un énorme sacrifice et un gâchis considérable de l'économie pour les peuples qui en sont les victimes.

Cette année, encore, a vu certains pays prendre conscience du danger réel qui les menace. On ose même, prévoir un conflit nucléaire qui affecterait «seulement» l'Europe, pour essayer ainsi de «tranquilliser» le monde qui a de plus en plus peur de l'escalade où les super-puissances sont engagées. Cela, comme il était facile de pressentir, a suscité une vague de boucliers. Partout, des jeunes et des moins jeunes ont manifesté leur mépris de la guerre. Ce qu'ils veulent, ce que nous voulons, c'est la PAIX !.

Nous connaissons trop l'image hideuse de la guerre et son cortège de malheurs pour que nous ne nous levions pas en criant : ASSEZI, Arrêtez votre criminelle course vers la MORT !.

Lettre à MITTERAND

Monsieur le Président de la République Française,

L'amicale des Anciens Internés Politiques et Résistants du Camp du Vernet, est heureuse de vous rendre hommage à l'occasion de votre élection à la Présidence de la République.

Notre Amicale se joint à la volonté populaire exprimée le 10 mai. Et, avec le peuple de France, souhaite retrouver le chemin de l'espérance.

Joseph ARTIME,
Président de l'Amicale

ASSEMBLÉE DÉLÉGATION DE BARCELONE

La Asamblea General Extraordinaria de la hasta ahora Delegación en España de la «AMICALE DES ANCIENS INTERNES POLITIQUES ET RESISTANTS OU CAMP DU VERNET O'ARIEGE», reunida el 24 de mayo de 1981,

CONSIDERANDO que los lazos de subordinación y dependencia que ligaban la Delegación a la Amicale no han tenido más que aspectos negativos e incluso contraproducentes y han estado repetidas veces al origen de discrepancias y discusiones, creando una tirantez creciente entre los componentes de ambas ;

CONSIDERANDO innecesario proseguir unas relaciones que se deterioran de día en día, y mantener unas obligaciones que deberían ser mutuas pero que se cumplen unilateralmente ;

HA RESUELTO por unanimidad salvo una abstención, desvincularse de la Amicale y obrar en adelante por cuenta propia, sin perjuicio de que existan no obstante unas relaciones normales de colaboración en cuantos asuntos de interés común puedan presentarse.

Lo que os comunicamos para vuestro conocimiento.

BARCELONA, a 30 de mayo de 1981

Por el Comité, El Presidente.

Pedimos la publicación de esta resolución en el Boletín de la Amicale.

Angel PLANAS

COMPTE RENDU DE LA REUNION DU COMITÉ DE L'AMICALE DU 4 JUILLET 1981

Etaient présents : ARTIME, SANCHO, MENENOEZ, SANCHEZ, GUTIERREZ, CUBELLS, MANCHON, CHACON GUERRERO

Etaient absents : CANO, PLANAS

Ordre du jour : 1 - Amicale de Barcelone
2 - Compte rendu financier, album
3 - Bulletin
4 - Divers

Président de réunion : ARTIME

Secrétaire d'acte : SANCHEZ

1 - AMICALE DE BARCELONE

Menendez donne lecture du compte rendu de l'Assemblée Générale de la section de Barcelone en date du 24 Mai 1981 et de la correspondance de PLANAS à ce sujet. On note que la délégation du Comité International qui était désigné pour assister à cette assemblée n'a pu s'y rendre.

PLANAS a refusé d'assister à la présente réunion.

Après analyse approfondie de la situation, compte tenu des documents et informations concernant ladite assemblée (des faits inadmissibles s'y étant produits, tel que l'interdiction à certains membres de l'Amicale d'y assister, après discussion le Comité a pris sa décision, au delà des décisions qui ont été prises unilatéralement par les responsables du Comité de Barcelone à la dite assemblée.

Le Comité International décide donc, affirmant qu'il n'existe et ne peut exister qu'une seule Amicale des Anciens Internés du Vernet, de dissoudre provisoirement la section de Barcelone. Toutes délégations et représentations accordées auparavant sont donc annulées. Soucieux de préserver l'objectivité et l'esprit démocratique qui sont les règles de l'Amicale, le Comité décide d'entreprendre dans l'immédiat les actions suivantes :

RESOLUTION

Communiquer la dissolution de l'Amicale de Barcelone (Espagne) avec interdiction d'utiliser le sigle de notre Amicale.

Vu les décisions du Comité de Barcelone dans sa réunion du 24 Mai 1981, il est accordé :

1 - d'annuler les attributions données auparavant à la délégation de Barcelone et en particulier celles données à A. PLANAS.

2 - de publier dans la presse et le Bulletin et de communiquer par lettre à toutes personnes et organismes concernés, nos décisions.

3 - d'informer par lettre tous nos adhérents d'Espagne et de favoriser leur retour au sein de l'Amicale dans les meilleurs délais.

2 - COMPTE RENDU FINANCIER DE L'ALBUM

La liquidation définitive n'est pas réalisable à ce jour. Le résultat s'avère positif car il ne reste qu'une centaine d'exemplaires à vendre environ.

Il sera étudié la proposition de MENENOEZ d'une nouvelle impression pour la vente en librairie.

3 - LE BULLETIN

Le prochain numéro ne paraîtra que dans le courant du mois de juillet 1981.

CARASCO soumet à approbation différents articles importants à y insérer :

- Une lettre de notre président ARTIME au Président MITTERAND
- Une lettre à l'Amicale du fils d'un ancien gardien du camp du Vernet.
- Un article du fils de notre regretté camarade GALLAROO.

4 - DIVERS

CUBELLS demande qu'il soit prise une décision au sujet de la participation de l'Amicale dans la publication du «Livre du Vernet». Le Comité décide d'abandonner ce projet. Le Comité note que les panneaux signalant le cimetière sur R.N. 20 sont en place.

Toutes les décisions ont été prises à la majorité des voix.

La séance est levée à 13 heures.

COMPTE RENDU DE LA REUNION DU COMITE INTERNATIONAL DE L'AMICALE, LE 9 NOVEMBRE 1981

Présents : ARTIME, SANCHO, MENENOEZ, SANCHEZ, GUTIERREZ, CUBELLS, CARRASCO, AYMERICH

Absents : MANCHON, GUERRERO (excusés)

L'ordre du jour était :

- 1°) Compte rendu de la vente des albums
- 2°) Travaux au Cimetière
- 3°) Préparation de l'Assemblée Générale de 1982
- 4°) Bulletin
- 5°) Démission de divers membres
- 6°) Divers

La réunion est ouverte à 9 heures et présidée par le Président ARTIME

1°) Compte rendu de la vente des albums

GUTIERREZ (Trésorier) fait un long exposé précis, chiffré et daté de toute l'opération de l'Album. Il ressort de cet exposé que seuls restent 28 exemplaires à ventiler. En conclusion l'opération réalise un apport financier net de 24 864,25 francs à l'Amicale. Le Comité accepte le bilan et décide la clôture de l'opération. A l'unanimité il félicite CARASCO et GUTIERREZ pour l'énorme travail réalisé ainsi que tous ceux qui ont contribué à ce succès.

2° Travaux au cimetière

CUBELLS fait un compte rendu des travaux dont il avait eu la charge lors de la dernière réunion, le portail en ferronnerie qui complète la clôture et protège l'entrée est en place et le monument central a été repeint.

MENENOEZ propose la réalisation d'un panneau de signalisation et d'information à l'entrée de l'avenue menant au cimetière, comme cela a été fait pour d'autres monuments.

Après concertation de tous les membres, il est décidé qu'il comportera le texte suivant qui sera proposé comme il est fait obligation, aux autorités du département :

*Dans ce camp furent internés
10 000 Républicains Espagnols*

*A la déclaration de guerre en Septembre 1939,
ce camp fut classé camp de répression politique
pour les étrangers.*

Suivra une énumération détaillée du nombre et nationalité des internés ayant subi cet internement.

MENENDEZ présente un projet visant à aménager chaque ombre avec encadrement et dalle. Il est décidé de poursuivre plus avant l'étude de ce projet.

1°) Assemblée Générale de 1982

La date de la prochaine Assemblée Générale est, d'un commun accord fixée au 6 Juin 1982.

Compte tenu de l'ordre du jour chargé de la présente réunion, le Comité décide de convoquer à nouveau une réunion de ce Comité au mois de Mars 1982 exclusivement consacrée à la préparation de l'Assemblée Générale.

1°) Bulletin

CARRASCO nous informe des raisons du retard dans la parution du Bulletin.

Il donne ensuite lecture des différents articles et sujets à paraître dans le prochain numéro avant la fin de l'année 81. L'ensemble est adopté.

5°) démission de divers membres du Comité

Certains membres du Comité ont exprimé leur intention de démissionner pour des raisons diverses.

Soucieux de l'intérêt de l'Amicale, chacun accepte cependant de rester à ses fonctions jusqu'à l'Assemblée Générale. Toutefois ce problème sera à nouveau à l'ordre du jour de la réunion du mois de Mars dans le cadre de la préparation de la dite assemblée.

6°) Divers

Après un exposé de la situation des Camarades résidant en Espagne, présenté par SANCHO et AYMERICH, le Comité décide de réinstaller officiellement en Espagne une délégation à la tête de laquelle il nomme comme responsable le camarade AYMERICH José.

Les camarades résidant en Espagne peuvent donc s'adresser à lui à l'adresse suivante :

José AYMERICH
Traverse de Dalt 14, 6° - 1°
BARCELONA 24

La présente résolution sera notifiée aux autorités concernées en Espagne.

MENENDEZ rend compte des différentes démarches qu'il a effectuées rendant effective et définitive la dissolution de la précédente délégation.

MENENDEZ présente une maquette et propose la diffusion d'un montage photographique sur le camp du Vernet.

Le Comité donne avis favorable à la poursuite de ce projet.

Toutes les décisions ont été prises à l'unanimité.

La séance est levée à 13 heures.



LE COMITÉ DE L'AMICALE élu à l'Assemblée Générale, tenue à Saverdun le 8 Juin 80

De gauche à droite :

CANO — GUERRERO — PLANAS — CUBELLS — CARRASCO — SANCHO — MANCHON — IBAÑEZ
GUTIERREZ — MENENDEZ — Dr. GALLARDO — ARTIME.

MENENDEZ présente un projet visant à aménager chaque page avec encadrement et dalle. Il est décidé de poursuivre plus avant l'étude de ce projet.

1) Assemblée Générale de 1982

La date de la prochaine Assemblée Générale est, d'un commun accord fixée au 6 Juin 1982. Compte tenu de l'ordre du jour chargé de la présente réunion, le Comité décide de convoquer à nouveau une réunion de ce Comité au mois de Mars 1982 exclusivement consacrée à la préparation de l'Assemblée Générale.

2) Bulletin

CARRASCO nous informe des raisons du retard dans la rédaction du Bulletin.

Il donne ensuite lecture des différents articles et sujets à traiter dans le prochain numéro avant la fin de l'année 81. L'ensemble est adopté.

3) démission de divers membres du Comité

Certains membres du Comité ont exprimé leur intention de démissionner pour des raisons diverses. Décus de l'intérêt de l'Amicale, chacun accepte cependant de rester à ses fonctions jusqu'à l'Assemblée Générale. Toutefois ce problème sera à nouveau à l'ordre du jour de la réunion du mois de Mars dans le cadre de la préparation de la dite assemblée.

6°) Divers

Après un exposé de la situation des Camarades résidant en Espagne, présenté par SANCHO et AYMERICH, le Comité décide de réinstaller officiellement en Espagne une délégation à la tête de laquelle il nomme comme responsable le camarade AYMERICH José. Les camarades résidant en Espagne peuvent donc s'adresser à lui à l'adresse suivante :

José AYMERICH
Traverse de Dalt 14, 6° - 1°
BARCELONA 24

La présente résolution sera notifiée aux autorités concernées en Espagne.

MENENDEZ rend compte des différentes démarches qu'il a effectuées rendant effective et définitive la dissolution de la précédente délégation.

MENENDEZ présente une maquette et propose la diffusion d'un montage photographique sur le camp du Vernet.

Le Comité donne avis favorable à la poursuite de ce projet.

Toutes les décisions ont été prises à l'unanimité.

La séance est levée à 13 heures.

PRÉFACE (E. BAYO) DE L'ALBUM-SOUVENIR DE L'EXIL RÉPUBLICAIN EN FRANCE 1939-1945

J'ai connu Jean CARRASCO pendant la clandestinité. Il vivait de l'autre côté des Pyrénées, au pied de la masse majestueuse du Canigou, où il ne cesse de méditer sur cet exil prolongé. Rarement l'Histoire nous montre proscriptions aussi longues, aveuglement aussi sanguinaires chez un dictateur qui a commis non seulement d'innombrables assassinats, mais encore a osé interdire à 500 000 espagnols le droit de fouler la terre de leurs pères.

Du côté espagnol, nous nous efforçons d'ouvrir les portes à ceux qui étaient restés sans patrie, tandis que du côté français, Jean CARASCO, avec d'autres militaires espagnols se réunissaient très souvent. Ils s'organisaient en groupes pour maintenir toujours vivace l'accusation contre un régime qui s'était installé par le meurtre et se perpétuait par l'exercice quotidien de la répression.

A présent, Jean CARASCO, ouvre la malle de ses souvenirs et nous apporte le témoignage d'un des épisodes les plus dramatiques de notre histoire contemporaine. Commentant les témoignages photographiques, il donne en français et en castillan, ses lucides impressions sur son expérience. Disons en passant que le bilinguisme est opportun. Les français doivent connaître la part de responsabilité qui leur incombe pour la façon dont fut traitée cette immense légion de désespérés qui fuyaient la terreur. «Fuir la terreur», est devenue malheureusement, en raison de son utilisation très fréquente, une phrase banale qui a perdu tout son sens. Mais «Fuir de la Terreur», fut à cette époque, la seule issue pour échapper à une mort certaine. On fusillait à toute heure, on improvisait autant de prisons que de cimetières. Si tant de souffrances avaient pu laisser une marque, une auréole sinistre aurait nimbé le ciel de la péninsule. Si les cris des torturés et des exécutés avaient pu être rassemblés, nous aurions obtenu l'orchestre le plus horrible que l'on puisse entendre.

Les rescapés d'une armée en retraite, accompagnées de populations entières fuyaient cette épouvante. Les français ne furent pas généreux à leur égard. Le gouvernement qui avait refusé son aide à la République Espagnole créa des camps de concentration pour y mettre, derrière les fils barbelés un demi-million d'espagnols. La falsification de l'histoire, l'ignorance et le mensonge ont créé, par la suite, la légende d'une situation où les privations et les difficultés n'auraient été que la conséquence inévitable d'une forte concentration de personnes. Certes, on pourrait nous rétorquer que la France n'était pas alors préparée à accueillir une horde aussi nombreuse de réfugiés. Mais dans ce cas on aurait pu s'attendre à un geste humanitaire de la part du gouvernement. Au lieu de cela, il préféra parquer les réfugiés espagnols dans des camps de concentration comparables à ceux de la terreur nazie. Et ils furent traités par les autorités avec beaucoup de rigueur.

De quel droit, les gendarmes et leurs auxiliaires coloniaux châtaient-ils de ressortissants étrangers ?

L'histoire de la violence et de la guerre a connu depuis lors des exodes semblables, mais très rarement les camps de réfugiés se sont transformés en univers concentrationnaires, comme cela fut le cas pour nos réfugiés espagnols. Comme l'écrit Jean CARRASCO, «là où l'homme souffre de détention, il y a toujours un endroit plus sordide pour augmenter sa souffrance : en prison le cachot; dans le camp de concentration, l'enclos à fil barbelé. Les réfugiés espagnols ne furent pas dispensés du cachot et de l'enclos. Tout dépendait de leur conduite en prison ou dans le camp». Et cette conduite était mesurée par des surveillants qui jugeaient selon leur tempérament et leurs opinions politiques et à qui le gouvernement avait donné toute liberté en la matière. Les châtements ne visaient pas le maintien de l'ordre, puisque les soldats républicains avaient déjà donné au monde la preuve de leur discipline, mais

avaient seulement pour but de torturer l'ennemi. «Ici, commente Jean CARASCO, on voit deux détenus dans un endroit appelé «El Picador» sous la surveillance d'un garde mobile ; là, ils devaient rester debout, les mains liées derrière le dos parfois pendant 72 heures». Un autre lieu de punition avait été baptisé par la traditionnelle goguenardise des espagnols, du nom de «El Hipodromo». On y faisait tourner en rond les détenus au pas de course rythmé par les cris du surveillant : un, deux ! un, deux ! La durée de cette punition dépendait de l'humeur du gendarme. La course était dure, pénible, les pieds s'enfonçaient dans le sable ce qui rendait la châtement insupportable». L'histoire nous a fourni de semblables exemples.

De ces camps, là où ils furent traités comme des bêtes, des milliers d'espagnols devaient s'évader et plus tard, ils devaient trouver la mort les armes à la main pour la liberté de la France. Et cette dette n'a pas encore été soldée.

Est-il opportun et convenable de rappeler actuellement les misères d'un temps passé ? C'est la question que se posent les survivants lorsqu'ils tentent, timidement, d'évoquer les terribles épisodes de leur vie. Donc, cela n'est seulement opportun et convenable mais obligé. Nous vivons une époque dans laquelle les bourreaux sont selués et honorés et les victimes méprisées et vilipendées. On prétend ensevelir les souffrances de ces derniers au bénéfice des premiers. Il ne s'agit ni de passer l'éponge, ni de tourner la page. Il ne s'agit, en fait, que de continuer à privilégier des assassins. La transition, En Espagne, de la dictature à la monarchie constitutionnelle passe par un modèle de civisme et de sagesse. Personna n'a exigé des comptes pour les crimes innombrables commis pendant 40 ans, personne n'a enquêté sur l'origine des fortunes colossales amassées sur les dépouilles des victimes. La famille du Dictateur, d'origine modeste en possession aujourd'hui, d'une des fortunes les plus importantes du monde, continue à croire qu'elle mérite tous les honneurs. Et au lieu de se contenter de jouir de cette fortune, sur l'origine de laquelle le silence est maintenu, elle se permet d'encourager la résurrection politique du Dictateur. La transition espagnole a eu comme particularité de reconnaître la magnanimité des vainqueurs. Comme si nous étions leurs débiteurs parce qu'ils avaient épargné nos vies. Et il n'est accordé aucun mérite à la grande majorité du peuple qui a enduré les rigueurs de la dictature. Et à chaque tentative timide pour mettre en application une constitution, dont le premier souci est d'entériner les privilèges des héritiers du franquisme, on se heurte à l'épouvantail de la mort et de la répression. Le peuple ne jouit que d'une apparence de liberté. Ceux qui gouvernaient sous le règne de Franco continuent à gouverner et leurs fils sont déjà en place. Policiers et spécialistes de la torture ont atteint les postes les plus hauts du commandement, (des milliers de témoignages le confirment). Les fonctionnaires franquistes accordent aujourd'hui la légalité démocratique à certains partis et la refusent à d'autres. La démocratie est administrée par ceux qui ne crurent jamais en elle et qui la combattirent à mort. Les juges qui appliquèrent la justice franquiste ont, depuis, grimpé les échelons. Il est évident qu'aucun d'entre eux n'a le désir de se rappeler le temps passé. Mais le souvenir du temps passé s'impose surtout lorsqu'il n'a pas été surmonté. Nous pouvons encore dresser un bilan qui donne le frisson. Malgré la promulgation de l'amnistie, qui ressemble plus à un pardon insultant qu'à une volonté de réparer tardivement l'injustice, des milliers de militaires républicains n'ont pas été réintégrés dans les postes qui leur revenaient. Leur honneur, à cause duquel ils ont enduré persécutions et mépris, les empêche maintenant de mendier. Les militaires républicains non seulement ont droit à une pension de retraite, mais encore doivent être honorés. Ils forment une



LE COMITÉ DE L'AMICALE élu à l'Assemblée Générale, tenue à Saverdun le 8 Juin 80

De gauche à droite :

PLANAS — GUERRERO — PLANAS — CUBELLS — CARRASCO — SANCHO — MANCHON — IBAÑEZ — BUTIERREZ — MENENDEZ — Dr. GALLARDO — ARTIME.

épinière d'hommes exemplaires, irréprochables et héroïques. Ils avaient prêté serment à un drapeau protégé par une Constitution. Et ils l'ont défendu jusqu'à la mort. Des milliers et des milliers de compagnons ont succombé au champ d'honneur. Et ce qui est infiniment pire, beaucoup sont tombés devant les pelotons d'exécutions.

Aujourd'hui, les rares survivants vivent dans la misère et l'oubli. Ils quitteront ce monde avec l'image la plus noire et l'injustice. Aucune nation, tant soit peu démocratique, ne se permettrait le luxe de rejeter des exemples aussi précieux. Pourtant, le nouvel Etat ne les reconnaît pas. Tant pis pour lui! Il s'enfoncera dans l'égout d'où il est sorti. Mais le peuple, s'il a conscience de sa dignité, devrait hisser le drapeau de ces vétérans héroïques et les honorer collectivement. Des milliers d'hommes et de femmes ont passé de longues années dans les prisons de Franco. Des légions de malheureux condamnés aux travaux forcés (appelés par l'Espagne catholique «rédition de reines») ont trainé dans des ateliers pénitentiaires pour y enrichir l'administration, les curés, les directeurs de prison et les médecins qui composaient les «Juntas de Regimen» de ces établissements. Une journée de travail, de dix heures, permettait aux condamnés de se payer un paquet de tabac (du plus bon marché) ou un petit pain avec une jardine. Ils fabriquaient, dans ces ateliers, des couvertures, les uniformes pour l'armée, des produits artisanaux et autres produits vendus, bien entendu, aux prix du marché. Et des dizaines de fonctionnaires bénéficièrent de cette plus value de sang, tirés d'une population condamnée qui succombait sous le fléau de la tuberculose, du scorbut, les dysenteries et des hépatites. Des centaines de personnes furent condamnées à vingt ans de prison par des conseils de guerre pour des «delitos» qui font aujourd'hui rougir de honte. Ils avaient simplement participé à une grève, ou bien porter secours à des grévistes, ou encore avaient distribué des tracts de propagande ou dénigré publiquement le régime. Et une fois libérés, ils furent placés sous une étroite surveillance. Ils se retrouvèrent sans famille, malades, anéantis, la tête pleine du heureux rêve de liberté. Prosaïquement, ils ne cotisèrent pas à la sécurité sociale. Maintenant, ces hommes, ces femmes, ces vieillards traînent leur misère et leur seul désir est que la mort les anéantissent, dans l'oubli éternel de cette terre faite de haine et d'arrogance.

Jean CARRASCO commence par le commencement. Au plus froid de l'hiver 1939, une avalanche de milliers d'espagnols se réfugiaient en France. Ils laissèrent derrière eux la terreur pour une nouvelle terreur.

Il faut remercier Jean CARRASCO pour avoir maintenu éveillé la mémoire collective. Les tombes de tous les morts, assassinés de sang froid, à coups de crosse, ou pendus, ou encore, terrassés par des maladies complices de la répression doivent rester ouvertes pour servir de leçon aux générations futures.

Il faut remercier Jean CARRASCO pour avoir révélé l'existence de l'holocauste espagnol. Et pour répéter ses propres paroles : «L'Histoire a voulu que nombre de réfugiés, qui passèrent par les camps de concentration français finissent leurs jours dans les camps d'extermination nazis». «Triste passage, en effet, du long chemin parcouru par des hommes qui crurent en la justice et luttèrent pour la liberté».

Eliseo Bayo

(Coordination générale de Reportages de la Revue espagnole «interviu»)

N.D.L.R.

Nous publions cette préface à l'attention de tous ceux qui ont acquis «L'ALBUM-SDUVENIR...» dont la traduction française, faite à Barcelone, est complètement incorrecte.

14 AVRIL 1931

Cette année, le 14 avril, les républicains espagnols ont célébré le 50^{ème} anniversaire de l'avènement de la II^e République en Espagne.



Ce fait historique, point de départ de la tragédie espagnole (1936/1939), devait être remémoré dans les colonnes de notre bulletin.

Nous empruntons à «Política» le texte, rédigé en espagnol, qui vient de paraître à l'occasion de cet anniversaire.

épinière d'hommes exemplaires, irréprochables et héroïques. Ils avaient prêté serment à un drapeau protégé par une Constitution. Et ils l'ont défendu jusqu'à la mort. Des milliers et des milliers de compagnons ont succombé dans le champ d'honneur. Et ce qui est infiniment pire, beaucoup sont tombés devant les pelotons d'exécutions.

Aujourd'hui, les rares survivants vivent dans la misère et l'oubli. Ils quitteront ce monde avec l'image la plus noire de l'injustice. Aucune nation, tant soit peu démocratique, ne se permettrait le luxe de rejeter des exemples aussi précieux. Pourtant, le nouvel Etat ne les reconnaît pas. Tant pis pour lui. Il s'enfoncera dans l'égout d'où il est sorti. Mais le peuple, s'il a conscience de sa dignité, ne devrait hisser le drapeau de ces vétérans héroïques et les honorer collectivement. Des milliers d'hommes et de femmes ont passé de longues années dans les prisons de Franco. Des légions de malheureux condamnés aux travaux forcés (appelés par l'Espagne catholique «rédition de femmes») ont trainé dans des ateliers pénitentiaires pour y enrichir l'administration, les curés, les directeurs de prison et les médecins qui composaient les «Juntas de Régimen» de ces établissements. Une journée de travail, de dix heures, permettait aux condamnés de se payer un paquet de tabac (du plus bon marché) ou un petit pain avec une saucisse. Ils fabriquaient, dans ces ateliers, des couvertures, des uniformes pour l'armée, des produits artisanaux et autres produits vendus, bien entendu, aux prix du marché. Et des dizaines de fonctionnaires bénéficièrent de cette plus-value de sang, tirés d'une population condamnée qui succombait sous le fléau de la tuberculose, du scorbut, des dysenteries et des hépatites. Des centaines de personnes furent condamnées à vingt ans de prison par des conseils de guerre pour des «délits» qui font aujourd'hui rougir de honte. Ils avaient simplement participé à une grève, ou bien porter secours à des grévistes, ou encore avaient distribué des tracts de propagande ou dénigré publiquement le régime. Et une fois libérés, ils furent placés sous une étroite surveillance. Ils se retrouvèrent sans famille, malades, anéantis, la tête pleine du heureux rêve de liberté. Prosaïquement, ils ne cotisèrent pas à la sécurité sociale. Maintenant, ces hommes, ces femmes, ces vieillards traînent leur misère et leur seul désir est que la mort les anéantisse, dans l'oubli éternel de cette terre souillée de haine et d'arrogance.

Jean CARRASCO commence par le commencement. Au plus froid de l'hiver 1939, une avalanche de milliers d'espagnols se réfugiaient en France. Ils laissèrent derrière eux une terre pour une nouvelle terre.

Il faut remercier Jean CARRASCO pour avoir maintenu éveillé la mémoire collective. Les tombes de tous les morts, assassinés de sang froid, à coups de crosse, ou pendus, ou encore, terrassés par des maladies complices de la répression doivent rester ouvertes pour servir de leçon aux générations futures.

Il faut remercier Jean CARRASCO pour avoir révélé l'existence de l'holocauste espagnol. Et pour répéter ses propres paroles : «L'Histoire a voulu que nombre de réfugiés, qui passèrent par les camps de concentration français finissent leurs jours dans les camps d'extermination nazis». «Triste passage, en effet, du long chemin parcouru par des hommes qui crurent en la justice et luttèrent pour la liberté».

Eliseo Bayo

(Coordination générale de Reportages de la Revue espagnole «interviu»)

V.D.L.R.

Vous publiez cette préface à l'attention de tous ceux qui ont acquis «L'ALBUM-SOUVENIR...» dont la traduction française, faite à Barcelone, est complètement incorrecte.

14 AVRIL 1931

Cette année, le 14 avril, les républicains espagnols ont célébré le 50^{ème} anniversaire de l'avènement de la II^e République en Espagne.



Ce fait historique, point de départ de la tragédie espagnole (1936/1939), devait être rémemoré dans les colonnes de notre bulletin.

Nous empruntons à «Política» le texte, rédigé en espagnol, qui vient de paraître à l'occasion de cet anniversaire.

ACTA DE NACIMIENTO DE LA SEGUNDA REPUBLICA ESPAÑOLA

A raíz de la sublevación de Jaca en Diciembre de 1930 — que se saldó con el fusilamiento de los capitanes Fermín Galán y Ángel García Hernández, proto-mártires de la República —, el Rey concibió la idea de relegitimar la Monarquía mediante la convocatoria de unas Cortes amañadas. Hubo de anular la convocatoria porque todas las personalidades responsables y partidos políticos del país, fueran de izquierda o de derecha, anunciaron públicamente que se abstendrían de concurrir a la farsa electoral.

Esa fue la causa de que el Rey destituyera al General Berenguer, Presidente del Gobierno de la Dictablanda, nombrara un Gobierno civil-militar presidido por el Almirante Aznar, y se resignara a iniciar el proceso democratizador que había de culminar en el 12 de Abril de 1931; un ejemplo y precedente histórico que, desgraciadamente, no se ha seguido ahora en el simulacro de transición de la dictadura de Franco a la Monarquía continuista, porque esta vez las fuerzas políticas — de derecha y de izquierda — no se condujeron con la misma honestidad y patriotismo que en 1931. Por eso se ha podido consumir la impostura que ya se había intentado hacer cincuenta años para volver a legitimar la Monarquía.

Con el propósito de ilustrar a las actuales generaciones, nos ha parecido conveniente reproducir el MANIFIESTO que a la sazón lanzó el Comité Revolucionario que tres meses después había de instalarse como Gobierno Provisional de la República por efecto de la consulta sincera a la voluntad nacional. Mediten el contenido de este documento todos los españoles que de veras aspiren a que se instaure en España una auténtica democracia libre :

« ESPANÓLES :

Surge de las entrañas sociales un profundo clamor popular que demanda justicia, y un impulso que nos mueve a procurársela. Puestas sus esperanzas en la República, el pueblo está ya en medio de la calle. Para servirle, hemos querido tramitar la demanda por los procedimientos de la Ley, y se nos ha cerrado el camino. Cuando pedimos justicia, se nos arrebató la libertad; cuando hemos pedido libertad, se nos ha ofrecido como concesión unas Cortes amañadas como las que fueron barridas, resultantes de un sufragio falsificado, convocadas por un Gobierno de Dictadura, instrumento de un Rey que ha violado la Constitución, realizadas con la colaboración de un caciquismo omnipotente.

Se trata de salvar a un régimen que nos ha conducido al deshonor como Estado, a la impotencia como Nación y a la anarquía como sociedad. Se trata de salvar una dinastía que parece condenada por el Destino a disolverse en la delirante escencia de todas las miserias fisiológicas. Se trata de salvar a un Rey que cimenta su Trono sobre las catástrofes de Cavite y de Santiago de Cuba, sobre las osamentas de Monte Arruit y de Anual; que ha convertido su cetro en vara de medir y que cotiza el prestigio de su majestad en acciones liberadas. Se trata por los hombres del pasado y del presente de una cruzada contra los hombres del porvenir para estorbar la acción de la justicia popular que reclama enérgicamente las responsabilidades históricas.

No hay atentado que no se haya cometido, abuso que no se haya perpetrado, inmoralidad que no haya trascendido a todos los órdenes de la Administración Pública para el provecho ilícito o para el despilfarro escandaloso. La fuerza ha sustituido al derecho, la arbitrariedad a la Ley, la licencia a la disciplina. La violencia se ha erigido Autoridad, y la obediencia se ha rebajado a la sumisión. La incapacidad se impone donde la competencia se inhibe. La jactancia hace veces de valor, y de honor la desvergüenza. Hemos llegado por el despenalizador de esta degradación al pantano de la ignominia presente. Para salvarse y redimirse no le queda al país otro camino que la REVOLUCION.

Ni los braceros del campo, ni los propietarios de la tierra, ni los patronos, ni los obreros, ni los capitalistas que trabajan, ni los trabajadores ocupados o en huelga forzosa, ni el productor, ni el contribuyente, ni el industrial, ni el comerciante, ni el profesor, ni el artesano, ni los empleados, ni los militares, ni los eclesiásticos..., nadie siente la interior satisfacción, la tranquilidad de una vida pública jurídicamente ordenada, la seguridad de un patrimonio legítimamente adquirido, la inviolabilidad del hogar sagrado, la plenitud de vivir en el seno de una Nación civilizada. De todo este desastre brota espontánea la rebeldía de las almas que viven sin esperanza, y se derrama sobre los pueblos que viven sin libertad. Así se prepara la hecatombe de un Estado que carece de justicia y de una Nación que carece de Ley y de autoridad. El pueblo está ya en medio de la calle y en marcha hacia la República.

No nos apasiona la emoción de la violencia culminante en el dramatismo de una revolución; pero el dolor del pueblo y las angustias del país nos emocionan profundamente. La Revolución será siempre un crimen o una locura dondequiera que prevalezcan la justicia y el derecho, pero es derecho y es justicia donde prevalezca la tiranía. Sin la asistencia de la opinión y la solidaridad del pueblo, nosotros no nos moveríamos a provocar y dirigir la revolución; con ellas, salimos a colocarnos en el puesto de la responsabilidad, ante la inminencia de un levantamiento nacional que llama a todos los españoles. Seguros estamos de que para sumar a los nuestros sus contingentes se abrirán las puertas de los talleres, de las fábricas, de los despachos, de las universidades, hasta de los cuarteles, porque en esta hora suprema todos los soldados, ciudadanos libres son, y todos los ciudadanos soldados serán de la revolución, al servicio de la Patria y de la República.

Venimos a derribar la fortaleza en que se ha encastillado el Poder personal, a meter la Monarquía en los archivos de la Historia, y a establecer la República sobre la base de la Soberanía Nacional representada en una Asamblea Constituyente. De ella saldrá la España del porvenir y un nuevo Estado inspirado en la conciencia universal que cree para todos los pueblos un derecho nuevo, ungido de aspiraciones a la igualdad económica y a la justicia social.

Entre tanto nosotros, conscientes de nuestra misión y de nuestra responsabilidad, asumimos las funciones del Poder Público, con carácter de Gobierno Provisional. VIVA ESPAÑA CON HONRA. VIVA LA REPUBLICA. Niceto Alcalá Zamora, Indalecio Prieto, Manuel Azana, Alejandro Lerroux, Miguel Maura, Fernando de los Rios, Santiago Casares Quiroga, Marcelino Domingo, Nicolau D'Oliver, Diego Martinez Barrio, Alvaro de Albornoz, Francisco Largo Caballero.»

BROUTILLES DU PASSÉ ET REFLETS DU PRÉSENT

LE CAMP DU VERNET-D'ARIÈGE

(1939 - 1944)

(DE SINISTRE MÉMOIRE)

DES BRIGADES INTERNATIONALES AU CAMP DU VERNET

Luigi Longo qui vient de disparaître de la scène politique, à l'âge de 80 ans, participa à la première guerre mondiale, comme officier de «bersaglier». Il fit partie plus tard à Livourne d'un groupe d'universitaires socialistes, qui adhéra bientôt au communisme. Il participa à la guerre d'Espagne contre Franco, et devint commissaire politique, puis inspecteur général des brigades internationales. Contraint de se réfugier en France, il fut comme de nombreux volontaires européens, et républicains espagnols, interné au camp du Vernet d'Ariège, qui, en 1939, dépendait de l'armée, avant de passer en 1940 sous le contrôle du ministère de l'intérieur. Dans ce lieu concentrationnaire, il y eut au début toutes sortes de détenus ; des fascistes, des hitlériens, puis des indésirables, des suspects, des apatrides, des résistants et après la loi du 30 Octobre 1940 des Juifs, considérés comme des individus «hors de la nation».

Nous avons pu étudier partiellement l'histoire de ce camp du Vernet, de sinistre mémoire, en consultant quelques documents aux Archives départementales, dont quelques numéros du Bulletin d'Information des Anciens Internés, politiques et résistants du camp situé à proximité de Saverdun (années 1972-73-74). Les registres d'écrou indiquent de 1939 à 1944, la présence totale de plus de onze mille individus, qui furent arrêtés pour des raisons diverses, suivant les fluctuations de cette triste période d'histoire. Il y eut même des criminels de droit commun, comme ce «cuistot» qui portait sur le front un tatouage significatif avec l'inscription «Pas d'espoir». Il y eut aussi l'hitlérien belge Léon Dregrelle, qui fut libéré lorsque les Allemands arrivèrent à Paris. L'écrivain Arthur Koestler, y nota ses impressions pendant son court séjour, du 12 octobre 1939 au 17 Janvier 1940. Parmi tous ces misérables prisonniers, très mal logés et nourris, un certain nombre d'hommes politiques appartenaient à différents pays du monde entier, puisqu'on a pu relever plus de cinquante nationalités différentes.

UN MILIEU ESSENTIELLEMENT INTELLECTUEL

Il y eut des écrivains, des poètes, des professeurs éminents*, qui avaient courageusement pris partie pour la lutte contre le fascisme et pour la défense des libertés démocratiques et 50 % de ces intellectuels, résistants par leurs paroles leurs écrits ou leur attitude étaient Juifs. Ainsi l'Allemand anti-hitlérien Bruno Frei, écrivain israélite a décrit la lamentable vie du camp du Vernet, de 1939 à 1941, dans un ouvrage qui parut en 1961 à Berlin : *Die Manner von Vernet*, ou (Les Hommes du Vernet). Le poète polonais également juif Rudolph Léonhard exprima dans un long et beau poème les humiliations, les peines, les angoisses ressenties derrière les barbelés, où cependant on conservait la volonté de survivre avec l'espoir de retrouver sa dignité d'homme, et des sentiments largement fraternels :

*«Nous levons le front dans le vent mouillé
Nous savons pourquoi nous sommes prisonniers ...
... Quand la barrière s'ouvrira
Alors nous irons sur la route
Et nous avancerons fièrement.
... Et tu es moi, et je suis toi.
Nous savons pourquoi...».*

Marcel SOULIE

*Lazlo Radvani était un professeur d'économie politique, autre personnalité allemande qui a connu «l'inconfortable» camp du Vernet. C'était l'époux de la grande romancière allemande Anna Seghers dont on fêtera le 80ème anniversaire, le 19 Novembre à Berlin-Est et qui vécut à Pamiers en 1940. Nous en reparlerons.

«LA TRIBUNE LIBRE» de Pamiers, 24 Octobre 1980

COMMUNIQUÉ

La Municipalité de Saint-Cyprien (Pyrénées-Orientales) inaugurera, le 6 Février 1982, un monument en souvenir des 500 000 républicains espagnols qui se réfugièrent en France, en Février 1939.

Nous demandons à tous nos camarades et amis d'être présents à l'acte.

Pour de plus amples détails, adressez-vous à la Mairie de Saint-Cyprien ou à notre Siège, à Pamiers.

BLEU, BRUN, JAUNE

La police espagnole eut beau s'efforcer de déguiser en affaire de droit commun la prise d'otages du 23 mai, à la banque centrale de Barcelone, elle ne put empêcher que l'opinion soit largement convaincue de l'agressive nocivité des groupements d'inspiration fasciste et nazie qui sévissent dans le pays.

Il y a «Force nouvelle» de Blas Pinar, dont les membres défilent en chemises bleues et bérets rouges.

Il y a aussi, moins voyant, le «Cercle des amis de l'Europe» ou CEDADE, sur lequel l'attention avait été attirée en 1980, par le ministre de l'intérieur fédéral allemand, en raison de ses liens avec les groupes néo-nazis de R.F.A. On a pu citer une phrase de l'hebdomadaire du Cercle qualifiant de «bête de l'apocalypse» le judaïsme «qui a baigné dans le sang ses serres infectées». Là, la chemise est brune. Le brassard est noir et orné d'une croix celtique dans un cercle rouge.

On parle aussi de «ceintures jaunes», qui auraient été entraînées à des actions comme celle de Barcelone.

Souhaitons aux démocrates espagnols de conjurer l'effrayant retour de ceux dont ils ont si longtemps souffert.

Du «Journal de la Résistance», juillet-août 1981

Kémoignage

Voici un souvenir, des années sombres, évoqué par un fils d'ancien gardien de camp adressé à notre camarade CARASCO.

Cher Monsieur,

J'ai eu votre adresse par René GRANDO (journaliste à l'Indépendant) à qui j'ai téléphoné après avoir lu son livre qui m'a rappelé, s'il en était besoin, toute une partie de mon adolescence.

Les hasards de la guerre 39/40 firent que nous nous retrouvèrent en zone libre et que mon père devint à partir du 1er Mars 1941 gardien au camp d'Argelés sur Mer. A cette date des gardiens civils furent engagés pour remplacer la Garde Mobile qui était encore en activité.

Ensuite, de Novembre 1941 à fin Février 1942 nous avons été au camp du Barcarès et puis, le 1er Mars 1942 nous arrivions au Vernet d'Ariège. Nous étions la première famille à venir habiter les petites maisons construites en face du camp, de l'autre côté de la route.

En Juin 1944, lorsque l'armée allemande a remplacé les gardiens civils, mon père a été envoyé au camp du Gurs, moi je suis alors resté sur place chez un agriculteur jusqu'en Septembre. J'avais à ce moment 16 ans.

Durant notre séjour au Vernet nous avons eu beaucoup de contacts avec quelques uns de ceux qu'on appelait les internés. Certains, petit à petit, ont pris l'habitude, selon les possibilités, de venir à la maison, c'est ainsi que je conserve, entre autres, le souvenir d'un anglais, Hurl, déporté en 44 (il du mourir à Drancy); d'un américain, Viterbo, qui était journaliste à Paris-Soir avant la guerre; d'un italien, Fransesco Netti, leader du parti socialiste italien je crois, sa famille était venue habiter à Toulouse, derrière l'église Saint-Sernin, déporté en Allemagne, il me semble me souvenir qu'il a réussi à s'évader par le plancher du wagon dans lequel il se trouvait dans la région de Chalon-sur-Saône; d'un belge, dont j'ai oublié le nom, il était lui aussi journaliste. Sa femme avait un petit appartement à Pamiers, je leur ai souvent servi d'intermédiaire. Lui aussi fut déporté en Allemagne et c'est tout à fait par hasard que je me suis trouvé à la gare de Pamiers lors de son retour par un train sanitaire. Il avait une maison à Séverac-le-Château, dans l'Aveyron, j'y suis allé en vacances en 1946.

Il y a eu encore bien d'autres, dont des espagnols que je connaissais mais j'ai oublié les noms.

Bientôt 40 ans après je n'ai pu oublier cette période qui m'a beaucoup marqué et fait réfléchir sur le fascisme et toutes ses conséquences.

En 1974 je suis retourné pour la première fois en Ariège et de là, je suis allé faire un pèlerinage à Argelés, Barcarès et le Vernet. J'ai été bien triste en voyant ce qui restait de tous ces camps où ont souffert des femmes et des hommes et où rien n'était fait franchement pour le rappeler à toutes les personnes qui viennent chaque année tout au moins sur la côte méditerranéenne. Au vernet, je suis retourné au cimetière des internés, rien là aussi, si ce n'est une brique avec un numéro sur chaque emplacement de tombe.

René Grando m'a dit que vous étiez à l'origine du Bulletin des Anciens du Vernet, et c'est pour cela que je vous adresse ce courrier. Voudriez-vous avoir l'obligeance de m'en envoyer un exemplaire en me disant bien entendu, combien je vous devrai?

René Grando m'a dit également que vous souhaitiez lancer une souscription pour entretenir les cimetières et monuments de ces différents camps. Si vous acceptez que le fils d'un de vos anciens gardiens participe à cette souscription, j'en serai très heureux.

Mon père est mort il y a plusieurs années à Dijon.

Dans sa deuxième lettre, Monsieur Voillemin, dit :

Hier soir, dès mon retour, j'ai feuilleté et lu en partie livre et bulletins. Votre album a dû vous demander un travail considérable pour rassembler tous les documents photographiques qu'il contient. Il serait souhaitable que sa diffusion en soit assez large auprès des jeunes par l'intermédiaire des écoles, des M.J.C., etc..., par exemple afin de rappeler ce que fut une certaine époque dont nous, français, n'avons pas lieu d'être particulièrement fiers. La France, terre de liberté et d'asile, le France du Front Populaire a démissionné, n'a pas assumé ses responsabilités et a choisi la solution, disons, la plus facile, mais pas la plus noble. Et pourtant, tant de français, tant de démocrates avaient foi dans ce Front Populaire qui a renié tous ses principes mêmes en vous abandonnant, vous les républicains espagnols, vous les premiers à affronter le fascisme international. On connaît malheureusement la suite.

Alors que j'avais 10 ans en 1938, sans être conscient exactement de ce qui se passait dans les pays voisins; mes parents ne parlaient que rarement de ces choses, j'ai alors connu à l'école un jeune polonais dont les parents avaient fui leurs pays pour venir se réfugier à Dijon où j'habitais. Et puis ce fut un jeune allemand dont les parents avaient le tort d'être juifs. C'est alors que je commençai à me poser des questions et à en poser à mes parents. Et puis, un jour, nous vîmes un convoi important de femmes et d'enfants espagnols que la municipalité communiste d'alors (Maire, M. Jardinier) avait décidé d'héberger.

Les mois passèrent et ce fut notre tour en Janvier 40 comme des nombreux français de partir sur les routes et d'arriver à Brive, en Corrèze, où l'on nous interdit d'aller plus loin.

Les accords de l'armistice faisant que Dijon se trouvait en zone occupée, mon père décida de ne pas rentrer chez nous afin de ne pas côtoyer les allemands qu'il exéçrait. Il était orphelin de la guerre 14-18.

Il trouve sur place un emploi temporaire dans un centre militaire de démolition et c'est ainsi qu'il s'est vu proposer une place de gardien d'un camp «d'hébergement» comme il était dit pudiquement. Pour lui c'était un moyen de faire vivre sa famille, nous étions deux enfants. J'étais l'aîné et ma mère attendait un troisième bébé, ce fut un garçon qui naquit à Argelès-sur-Mer et c'est le Docteur Jorquera (il devait, je crois, avoir une clinique à Barcelone) médecin espagnol interné qui accouche ma mère.

J'avais donc un peu plus de 12 ans lorsque j'ai été mis en face d'une réalité que je ne pouvais imaginer : des hommes, des femmes et même des enfants parqués derrière des grillages et des barbelés. J'ai pris alors conscience qu'il devait y avoir un dénominateur commun à tous ces faits et ceux relatés plus haut.

Par la suite, les années passant, tous les problèmes à travers le monde n'ont fait que renforcer mon grand désir d'une véritable amitié entre tous les hommes quelque soit leur race ou leur religion, d'une lutte constante contre toute dictature et pour une véritable démocratie. Peut-être suis-je naïf ou utopique car les faits de tous les jours : Espagne, Irlande, Argentine, etc... me font quelque fois douter.

Pour en revenir à votre courrier, vous me demandez la permission de publier ma lettre, vous me faites trop d'honneur, je vous laisse seul juge de cette décision, si vous pensez qu'elle puisse avoir une place dans votre bulletin.

Dans un prochain courrier je vous rapporterai quelques uns de mes souvenirs à Argelès, Barcarès et puis du Vernet.

Je joins à la présente un chèque de 600,00 francs - 100,00 francs en règlement de votre album et le reste pour l'usage que vous jugerez le plus nécessaire ou urgent : aide à une famille dans le besoin, ou cimetière du Vernet.

VOILLEMIN Raymond

(Mai 1981)

LE BOULOU (GARE)





TÉMOIGNAGE

Un enfant se souvient du Camp du Vernet d'Ariège

Le camp du Vernet a toujours vécu dans mon âme, il y vit toujours comme y vivent toujours, certains mots. Qui d'entre nous, amis Réfugiés, ne vibre à leur évocation, que l'on parle de la République Espagnole, de la Guerre Civile ou de l'Exil. Des mots qui sont plus que l'histoire, des mots gorgés d'un espoir immense, de tragédies et de deuils. Des mots qui ont touché ce qu'un peuple a de plus intrinsèquement humain et vrai. La réalité qu'ils recouvrent ne peut s'exprimer que bien partiellement et la tragédie vécue par le peuple d'Espagne, n'a pas historiquement pris la place qui est la sienne. Cette tragédie a été délibérément et lâchement acceptée par les démocraties occidentales, dès le début de la guerre civile mais aussi après l'écrasement des barbaries nazie et fasciste. Notre propos n'est pas d'entrer dans une analyse explicative.

Quarante ans allaient suivre, le peuple d'Espagne était écrasé dans la nuit et garoté.

Pour le peuple de l'exil, la tragédie prenait une autre direction. Celle des camps de concentration où sont parqués les réfugiés épuisés par un combat surhumain, rongés par le désespoir, minés par la dénutrition et le froid, achevés par la maladie. Il n'est, pour vérifier cela, que de porter ses pas au cimetière du camp du Vernet. Nombres de tombes portent des dates qui suivent de près l'entrée des réfugiés au camp.

Beaucoup d'Espagnols s'enrolent dans les «Compagnies de travailleurs étrangers» et dans les «Bataillons de marche» pour reprendre le combat. Je ne connais pas le chiffre des Espagnols tués aux côtés des soldats français sur le front de

1940, mais 20 000 d'entre eux seront faits prisonniers et internés à Manthausen 7000 vont y mourir.

Ceux qui ont échappé au nazisme, organisent, dans le midi, des brigades de guerrilleros espagnols constituant une force de 15 à 20 000 hommes; d'autres continuent le combat dans les rangs des Forces Françaises Libres. Les premiers tanks de la division Leclerc qui rentrent dans Paris, portent des noms qui rappellent quelque chose, «Madrid», «Brunete», «Guadalajara».

Aujourd'hui, il ne reste que la mémoire des survivants, le sacrifice a été total. Ces mots du début vous savez... Ces mots restent plantés en moi, restent enfoncés au plus profond de mes viscères, noyés dans mon sang et dans ma vie. Espagnols de la République, Espagnols de l'exil, dans votre mort, dans votre vie, vous seuls savez que vous avez porté les germes de l'espérance pour vos enfants et de la vérité pour l'histoire.

Mais revenons en arrière ; en ce début de Février 39, une masse humaine de soldats, de femmes, d'enfants, de vieillards marche au nord sur les routes et les chemins couverts de neige qui s'enfoncent dans les Pyrénées. Cinq cent mille Espagnols vont ainsi franchir la frontière. Parmi eux, mon père, ma mère et un bébé de 13 mois dans les bras. Mon père faisait partie du «Cuerpo de Transmisiones del Ejercito del Este» et avait pu passer en catastrophe chez nous à San Adrian del Beós nous recueillir ma mère et moi. Ma mère ne put s'accorder que quelques minutes pour préparer les bagages, deux valises, deux couvertures et quelque argent. D'autres familles de soldats du même groupe firent ainsi partie du voyage dans la camionnette que conduisait mon père. Ce départ se fit le 21 Janvier 39. Après avoir erré plusieurs jours dans la mer humaine en exode, sans nourriture, dans le froid glacial et sous la menace permanente des avions Italiens qui venaient décharger leurs bombes sur la triste colonne humaine, nous arrivons à la Caña près de la frontière.

Le lendemain, la route reprend vers Puigcerda; devant l'ampleur du désastre de ce peuple hors de ses foyers et les menaces qui pèsent sur la vie de son bébé, ma mère fait une crise de désespoir et veut retourner en arrière. Mais le point de non retour est atteint, les franquistes sont déjà là qui coupent toute retraite. Puis, mon père nous accompagne à La Tour-de-Carol. Depuis La Caña, j'avais de la Fièvre et mon état empirait. Nous passâmes la journée et la nuit dehors sur la neige. Nous n'avions rien mangé depuis 24 heures, exposés sans abri au vent glacé de l'hiver pyrénéen, sans, à fortiori, le moindre médicament. C'est dans ces conditions que je ne sais comment, mon père put récupérer une pomme de terre qu'il fit cuire à la chaleur d'un maigre foyer dans une boîte de sardines rouillée qui traînait quelque part.

Nous n'avions plus rien, les quelques billets de banque républicains n'avaient plus la moindre valeur, quant aux bagages ils restèrent à La Caña où mon père ne put revenir. Son projet était en effet de nous mettre en priorité à l'abri

derrière la frontière, il comptait revenir en arrière ensuite, mais les événements ne le permirent pas et il ne put que rester à Puigcerda. C'est ainsi que nous fîmes les premiers pas en France, le 6 Février 39

A La Tour-de-Carol, quand on s'occupa de nous, ce fut pour mettre les femmes et les enfants dans un train qui roula tout l'après-midi et toute la nuit. Personne n'avait la moindre idée de sa destination. Le matin vers 8 Heures, le train s'arrêta dans une petite gare noyée d'un épais brouillard. De manière assez étonnante, on proposa de descendre à celles qui le voulaient. C'est ainsi que quelques femmes et enfants s'arrêtèrent à Macon, première étape de leur exil. Pour celles restées dans le train, qu'y avait-il à espérer? En fait, je crois que tant que nous étions dans un train, en route vers quelque chose, on continuait, on retardait d'autant le contact avec la réalité. Quarante kilomètres plus loin, c'était Gognon, et là, tout le monde descendait, le train était à son terminus. On parqua tout le monde dans un théâtre désaffecté.

Le premier contact avec la terre d'exil était rude mais nous n'étions qu'au début de l'aventure. Nous nous étions tant battus pour instituer le régime républicain de fraternité et de justice sociale qui était justement celui du pays qui nous accueillait maintenant! Nous nous réfugiions en lui, tous les espoirs étaient permis.

Pour l'heure, dans une grande salle, nous avions un petit coin avec un peu de paille. Ce sont des sœurs qui s'occupèrent de nous pendant les quelques mois que nous y restâmes. Ma mère put récupérer une couverture d'une femme morte. Les compagnes d'infortune dont nous ne perdrons pas la trace, seront la famille de Gines Alonzo (sa mère, sa femme Pepita et son fils Germain qui avait mon âge) et aussi les Viladumiu.

Après plusieurs mois d'incertitude absolue sur le sort de mon père (et réciproquement), Pepita reçut une lettre de son mari lui indiquant qu'il se trouvait au camp du Vernet d'Ariège en compagnie entre autres, de mon père. C'est par ce système que des listes furent établies et que l'on finit par savoir où étaient les uns et les autres.

Pouvaient sortir du refuge, les femmes qui avaient de la famille susceptible de les accueillir. C'est ainsi qu'au bout de 7 mois, nous nous trouvâmes à Pomerols dans l'Hérault, chez une cousine de ma mère. C'était déjà plus près du camp du Vernet. Nous étions en Septembre 39 et la deuxième Guerre Mondiale éclatait. Ma mère travailla aux vendanges, puis aux cuisines au camp de réfugiés d'Agde. Un jour, le fils d'Alcala Zamora (l'ancien Président de la République Espagnole) vint faire une visite au camp pour s'informer des conditions de vie des réfugiés.

Pour mon père, lorsqu'il fut autoritairement séparé de sa femme et de son enfant, et sans qu'il pût dans ces circonstances tragiques, apporter le moindre aide à ses être chers, il dut retourner à Puigcerda rejoindre son groupe. Il fut ensuite acheminé au Camp du Vernet dans la journée du 10 Février 39. Je sais que ce fut dur, que rien n'était

prévu pour les recevoir et que le froid, la faim, la maladie firent des ravages dans les rangs de ces hommes. Le refuge contre la barbarie fasciste, c'était, ironie, un camp de concentration entouré de barbelés et de sentinelles en armes. Si mes souvenirs d'enfance sont exacts, j'avais entendu des récits où des soldats sénégalais avaient le coup de feu facile. Je n'ai pas beaucoup de détails de la bouche de mon père; j'avoue qu'en famille, la remémoration de ces souvenirs était trop douloureuse, et pour moi-même, l'interroger sur ces événements était bien trop difficile. L'affection que j'avais pour lui me rendait impossible la moindre évocation de cette période là sur le mode anecdotique. Il y avait donc, un mutisme apparent sur ces faits, devenus une plaie vive.

Tant bien que mal la vie au Camp dut s'organiser; un jour, on demanda des volontaires pour travailler dans une briquetterie à Mazères (ou Saversun?). Mon père fit partie du groupe mais l'hostilité de la population et des ouvriers de la petite entreprise fut telle que l'expérience dut être abandonnée. Qui voulait de ces «Rouges»? Pourtant, en Septembre 40, la mobilisation avait appelé sous les drapeaux les travailleurs français. Monsieur Dupuis, directeur du garage Métropole de Pamiers, avait un urgent d'un mécanicien. Il vint le chercher au camp du Vernet et c'est ainsi que mon père retrouva sa liberté et un travail le 2 Septembre 1939. Il logea chez la famille Solé, route de Toulouse. C'étaient des émigrants Espagnols établis à Pamiers depuis bien avant la guerre; leur fille que j'appelais, en ce temps là, Folo habite toujours la même maison.

Deux mois s'écoulèrent. Un soir, sans lui en dire la raison, Madame Dupuis vint dire à mon père qu'il devait aller ouvrir le garage et attendre son mari qui rentrerait de voyage et qui avait un besoin urgent de le voir. Lorsque les phares de la voiture se présentèrent et jetèrent leur lumière sur le rideau, mon père s'apprêtait à le lever quand un petit garçon sauta prestement de la voiture et se jeta sur lui en criant «PAPA!» J'avais 22 mois et je n'avais pas vu mon père depuis presque un an; je le reconnus donc instantanément sans que ni ma mère, ni M. DUPUIS me l'eussent dit. Cet instant aura été pour mon père aujourd'hui disparu, la joie la plus sublime de sa vie et j'éprouve un sentiment de plénitude à son évocation. Nous étions réunis et nous le devons à l'initiation heureuse et désintéressée d'un homme dont je garderai le souvenir. Sans rien en dire, Monsieur DUPUIS dut obtenir les autorisations nécessaires et vint nous chercher ma mère et moi à Pomerols; au cours du voyage de retour, il s'arrêta téléphoner à sa femme pour l'informer. Quand Madame DUPUIS vint prévenir mon père du retour de son mari, elle se garda de lui dire le pourquoi de ce voyage. La surprise fut totale.

Ainsi s'ouvrit, le 27 Octobre 1939, le chapitre de notre vie appaméenne. On avait quitté une vie et une culture où les rapports humains étaient chaleureux et marqués par le sentiment d'appartenir à une grande communauté, épanouie sous le grand ciel bleu de la Catalogne. Il y avait les amis et, le Dimanche, sur les places des villages, à l'ombre des platanes ou sur le front de mer bordé

de grands palmiers, s'égrénaient les notes de la sardane et de l'amitié. La vie culturelle et artistique des Catalans était riche; Barcelone, leur ville, la grande métropole méditerranéenne, était au rang des cités les plus illustres par le rayonnement de son art et de son industrie. A l'heure où la fine brise du large se lève et que se déversent, mourant sur la plage, les vagues de la mer immense, on s'asseyait après le traditionnel paséo à la terrasse d'un bar, on dégustait le vermut accompagné d'olives rellenas, de moules à la tomate et de calmars. Le ciel et la mer, la musique et la danse main dans la main, les hommes et la vie, composaient une symphonie faite pour l'éternité. Elle est morte tuée par d'infâmes assassins.

Les communications avec la famille restée en Espagne étaient difficiles; on arrivait à faire passer des lettres par l'Andorre. La nouvelle de la mort par fusillement de mon oncle paternel arriva. Il avait 20 ans; invalide civil, il ne participa à aucune action pendant la guerre civile. Son seul crime était d'être inscrit au PSUC.

Quelques mois plus tard, son autre et dernier frère mourait dans des conditions qui n'ont jamais été élucidées. Quant à ma mère, elle avait perdu un frère dans les derniers combats de Catalogne. Déracinés, seuls, miséreux, le coeur broyé ainsi nous étions nous, en ces jours sans espoir que la vie égrenait: Nous habitions face au garage Métropole: Ce 4 Janvier 1942, la petite cuisinière haute sur pieds, chauffe plus que d'habitude et ma mère s'affaire; elle a pu avoir de la farine et quelques ingrédients pour faire un gâteau pour mon 4ème anniversaire. Croyez bien qu'en cette période de disette je me souviens, quelle merveille, quel miracle se produisaient sous mes yeux! Un gâteau!

Par la fenêtre, je vois deux gendarmes, peu après, ils sont à notre porte: Ils viennent très naturellement et sans le moindre avertissement préalable chercher mon père, requis d'office pour travailler en Allemagne. Il est à l'atelier où on le cueille derechef. Quelques minutes lui sont accordées pour préparer son maigre balluchon: Dans ses pauvres affaires, ma mère met mon gâteau d'anniversaire et mon père s'en va ainsi, encadré de deux gendarmes: Première étape, le camp du Vernet.

Je me souviens bien de tout ceci et très certainement, à cause de mon gâteau qui s'envolait. Mais que peut on reprocher à un enfant de 4 ans? Comprendais je la signification de cet enlèvement? Quelques jours passèrent, M. DUPUIS faisait démarches sur démarches, et, arguant que son garage ne pouvait fonctionner sans mon père, finit par obtenir sa libération.

Ce que je savais du camp du Vernet, dans ma tête d'enfant, est qu'il s'agissait de barraquements en bois entourés de fils de fer barbelés et dans lesquels on mettait les Espagnols réfugiés; je n'ai su que bien plus tard que Vichy y mettait aussi tous les étrangers dont les idées n'étaient pas les siennes.

Plus tard, ma mémoire d'enfant revoit des hommes qui n'ont pas d'uniforme mais des cocardes tricolores et qui sont armés de mitraillettes, on les voit circuler en grappes sur les marche-pieds des voitures; des enfants ont des drapeaux

tricolores bleu, blanc, rouge, je vois même le drapeau violet, jaune et rouge de la République Espagnole. Je colorie ce drapeau sur des petits bouts de tissus blancs, j'entends qu'on va bientôt rentrer en Espagne. La bataille de l'Ariège est terminée, Pamiers est libéré.

Le camp du Vernet va changer de destination; on y place des prisonniers allemands. Je les vois encadrés par groupes de 10 ou 15, vaquer dans Pamiers aux travaux de la ville. Certains travaillaient chez des artisans ou des entrepreneurs. Quelques uns restèrent, mais évidemment, très vite, le gros de la troupe fut libéré et réparti dans son pays. Cela ne cessait de m'étonner, ces hommes étaient, dans mon âme infantile, le mal absolu et on les renvoyait déjà chez eux! J'ai aussi à cette époque, le souvenir de la présence de nombreux soldats noirs, leurs gardiens sans doute. Ils passaient souvent route de Toulouse, car ils faisaient le trajet Pamiers, le Vernet à pied. Je leur trouvais à tous le même visage et je me demandais comment on pouvait les reconnaître entre eux.

Les années s'écoulèrent, on ne rentra pas en Espagne. J'étais un écolier sérieux et puis un collégien troublé. Nous n'avions pas droit de cité et nous étions socialement marginalisés. Un grand silence tomba. Un jour, mon adolescence mena mes pas sur ce qui restait à jamais de cette terre du Vernet. Les morts, un carré de terre à l'abandon le plus absolu, des tombes à peine visibles, avec un numéro et une date, le tout noyé de hautes herbes envahissantes. Sur cette terre, le silence de la tragédie et de l'oubli.

Plus tard, je me souviendrai de cette Toussaint 75 où, me rendant sur la tombe de mon père à Pamiers, je m'arrêtai au cimetière du Camp et, dans la douleur de mon deuil, j'associai les morts du Vernet. Cette reprise de contact fit couler mes larmes et, sur la stèle de ces tombes solitaires, je déposai une rose. Le temps avait fermé la boucle. Entamée sur les élans lyriques de la Révolution, poursuivie avec les pertes innombrables de jeunes vies, la défaite, malgré les sacrifices inouis, l'exil, elle finissait aujourd'hui sur ces tombes de nos pères. Dans la ferveur de ma piété filiale, j'englobe tous ceux, O Espagnols Républicains, qui avez donné votre vie. Je n'oublie pas les étrangers engagés aux côtés de la République et ceux internés plus tard par Vichy.

Je rends grâce aujourd'hui à l'Amicale des anciens du Camp qui a fait que ce cimetière ne soit plus la lande abandonnée qu'il était et qui a su rendre les lieux dignes du repos de ceux qui y gisent à jamais.

Au terme de cette narration, ma tristesse s'apaise quelque peu et mon témoignage, s'il ne représente, historiquement, que bien peu de valeur, a voulu humblement, traduire et exprimer la conscience d'une tragédie qui va des débuts de la Guerre Civile aux péripéties de l'Exil, ainsi qu'une sensibilité à jamais blessée et qui avait envie de crier sa foi.

Dr Gallardo Francisco

révu pour les recevoir et que le froid, le faim, la maladie firent des ravages dans les rangs de ces hommes. Le refuge contre la barbarie fasciste, c'était, ironie, un camp de concentration entouré de barbelés et de sentinelles en armes. Si mes souvenirs d'enfance sont exacts, j'avais entendu des récits où des soldats ennemis avaient le coup de feu facile. Je n'ai pas beaucoup de détails de la bouche de mon père; j'avoue qu'en famille, la remémoration de ces souvenirs était trop douloureuse, et pour moi-même, l'interroger sur ces événements était bien trop difficile. L'affection que j'avais pour lui me rendait impossible la moindre évocation de cette période là sur le mode anecdotique. Il y avait donc, un mutisme apparent sur ces faits, devenus une plaie vive.

Ant bien que mal la vie au Camp dut s'organiser; un jour, on demanda des volontaires pour travailler dans une rucherie à Mazères (ou Saversun?). Mon père fit partie du groupe mais l'hostilité de la population et des ouvriers de la petite entreprise fut telle que l'expérience dut être abandonnée. Qui voulait de ces «Rouges»? Pourtant, en septembre 40, la mobilisation avait appelé tous les drapeaux les travailleurs français. Monsieur Dupuis, directeur du garage Métropole de Pamiers, avait un urgent besoin d'un mécanicien. Il vint le chercher au camp du Vernet et c'est ainsi que mon père retrouva sa liberté et un travail le 7 septembre 1939. Il logea chez la famille Solé, route de Toulouse. C'étaient des immigrants Espagnols établis à Pamiers depuis bien avant la guerre; leur fille que j'appelais, en ce temps là, Folo habite toujours la même maison.

Deux mois s'écoulèrent. Un soir, sans lui dire la raison, Madame Dupuis vint lire à mon père qu'il devait aller ouvrir le garage et attendre son mari qui rentrerait le voyage et qui avait un besoin urgent de le voir. Lorsque les phares de la voiture se présentèrent et jetèrent leur lumière sur le rideau, mon père s'apprêtait à le lever quand un petit garçon sauta prestement de la voiture et se jeta sur lui en criant «PAPA!» J'avais 22 mois et je n'avais pas vu mon père depuis presque un an; je le reconnus donc instantanément sans que ni ma mère, ni M. DUPUIS me l'eussent dit. Cet instant aura été pour mon père aujourd'hui disparu, la joie la plus sublime de sa vie et j'éprouve un sentiment de plénitude à son évocation. Vous étions réunis et nous le devions à l'initiation heureuse et désintéressée d'un homme dont je garderai le souvenir. Sans rien en dire, Monsieur DUPUIS dut obtenir les autorisations nécessaires et nous nous cherchâmes ma mère et moi à Comers; au cours du voyage de retour, j'arrêta téléphoner à sa femme pour l'informer. Quand Madame DUPUIS vint me révéler mon père du retour de son mari, elle se garda de lui dire le pourquoi de ce voyage. La surprise fut totale.

Ainsi s'ouvrit, le 27 Octobre 1939, le chapitre de notre vie appamienne. On avait quitté une vie et une culture où les apports humains étaient chaleureux et marqués par le sentiment d'appartenir à une grande communauté, épanouie sous le grand ciel bleu de la Catalogne. Il y avait les amis et, le dimanche, sur les places des villages, à l'ombre des platanes ou sur le front de mer bordé

de grands palmiers, s'égrenaient les notes de la sardane et de l'amitié. La vie culturelle et artistique des Catalans était riche; Barcelone, leur ville, la grande métropole méditerranéenne, était au rang des cités les plus illustres par le rayonnement de son art et de son industrie. A l'heure où la fine brise du large se lève et que se déversent, mourant sur la plage, les vagues de la mer immense, on s'asseyait après le traditionnel paseo à la terrasse d'un bar, on dégustait le vermouth accompagné d'olives rellenas, de moules à la tomate et de calmars. Le ciel et la mer, la musique et la danse main dans la main, les hommes et la vie, composaient une symphonie faite pour l'éternité. Elle est morte tuée par d'infâmes assassins.

Les communications avec la famille restée en Espagne étaient difficiles; on arrivait à faire passer des lettres par l'Andorre. La nouvelle de la mort par fusillement de mon oncle paternel arriva. Il avait 20 ans; invalide civil, il ne participa à aucune action pendant la guerre civile. Son seul crime était d'être inscrit au PSUC. Quelques mois plus tard, son autre et dernier frère mourait dans des conditions qui n'ont jamais été élucidées. Quant à ma mère, elle avait perdu un frère dans les derniers combats de Catalogne. Déracinés, seuls, miséreux, le cœur broyé ainsi nous étions nous, en ces jours sans espoir que la vie égrenait. Nous habitions face au garage Métropole: Ce 4 Janvier 1942, la petite cuisinière haute sur pieds, chauffe plus que d'habitude et ma mère s'affaire; elle a pu avoir de la farine et quelques ingrédients pour faire un gâteau pour mon 4ème anniversaire. Croyez bien qu'en cette période de disette je me souviens, quelle merveille, quel miracle se produisaient sous mes yeux! Un gâteau!

Par la fenêtre, je vois deux gendarmes, peu après, ils sont à notre porte: Ils viennent très naturellement et sans le moindre avertissement préalable chercher mon père, requis d'office pour travailler en Allemagne. Il est à l'atelier où on le cueille d'office. Quelques minutes lui sont accordées pour préparer son maigre balluchon: Dans ses pauvres affaires, ma mère met mon gâteau d'anniversaire et mon père s'en va ainsi, encadré de deux gendarmes: Première étape, le camp du Vernet.

Je me souviens bien de tout ceci et très certainement, à cause de mon gâteau qui s'envolait. Mais qu'est-ce que reprocher à un enfant de 4 ans? Comprendais-je la signification de cet enlèvement? Quelques jours passèrent, M. DUPUIS faisait démarches sur démarches, et, arguant que son garage ne pouvait fonctionner sans mon père, finit par obtenir sa libération.

Ce que je savais du camp du Vernet, dans ma tête d'enfant, est qu'il s'agissait de baraquements en bois entourés de fils de fer barbelés et dans lesquels on mettait les Espagnols réfugiés; je n'ai su que bien plus tard que Vichy y mettait aussi tous les étrangers dont les idées n'étaient pas les siennes. Plus tard, ma mémoire d'enfant revoit des hommes qui n'ont pas d'uniforme mais des cocardes tricolores et qui sont armés de mitraillettes, on les voit circuler en grappes sur les marche-pieds des voitures; des enfants ont des drapeaux

tricolores bleu, blanc, rouge, je vois même le drapeau violet, jaune et rouge de la République Espagnole. Je colorie ce drapeau sur des petits bouts de tissus blancs, j'entends qu'on va bientôt rentrer en Espagne. La bataille de l'Ariège est terminée, Pamiers est libéré.

Le camp du Vernet va changer de destination; on y place des prisonniers allemands. Je les vois encadrés par groupes de 10 ou 15, vaquer dans Pamiers aux travaux de la ville. Certains travaillaient chez des artisans ou des entrepreneurs. Quelques uns restèrent, mais évidemment, très vite, le gros de la troupe fut libéré et réparti dans son pays. Cela ne cessait de m'étonner, ces hommes étaient, dans mon âme infantile, le mal absolu et on les renvoyait déjà chez eux! J'ai aussi, à cette époque, le souvenir de la présence de nombreux soldats noirs, leurs gardiens sans doute. Ils passaient souvent route de Toulouse, car ils faisaient le trajet Pamiers, le Vernet à pied. Je leur trouvais à tous le même visage et je me demandais comment on pouvait les reconnaître entre eux.

Les années s'écoulèrent, on ne rentra pas en Espagne. J'étais un écolier sérieux et puis un collégien troublé. Nous n'avions pas droit de cité et nous étions socialement marginalisés. Un grand silence tomba. Un jour, mon adolescence m'en mes pas sur ce qui restait à jamais de cette terre du Vernet. Les morts, un carré de terre à l'abandon le plus absolu, des tombes à peine visibles, avec un numéro et une date, le tout noyé de hautes herbes envahissantes. Sur cette terre, le silence de la tragédie et de l'oubli.

Plus tard, je me souviendrai de cette Toussaint 75 où, me rendant sur la tombe de mon père à Pamiers, je m'arrêtai au cimetière du Camp et, dans la douleur de mon deuil, j'associé les morts du Vernet. Cette reprise de contact fit couler mes larmes et, sur la stèle de ces tombes solitaires, je déposai une rose. Le temps avait fermé la boucle. Entamée sur les élans lyriques de la Révolution, poursuivie avec les pertes innombrables de jeunes vies, la défaite, malgré les sacrifices inouïs, l'exil, elle finissait aujourd'hui sur ces tombes de nos pères. Dans la ferveur de ma piété filiale, j'englobe tous ceux, O Espagnols Républicains, qui avez donné votre vie. Je n'oublie pas les étrangers engagés aux côtés de la République et ceux internés plus tard par Vichy.

Je rends grâce aujourd'hui à l'Amicale des anciens du Camp qui a fait que ce cimetière ne soit plus la lande abandonnée qu'il était et qui a su rendre les lieux dignes du repos de ceux qui y gisent à jamais.

Au terme de cette narration, ma tristesse s'apaise quelque peu et mon témoignage, s'il ne représente, historiquement, que bien peu de valeur, a voulu humblement, traduire et exprimer la conscience d'une tragédie qui va des débuts de la Guerre Civile aux péripéties de l'Exil, ainsi qu'une sensibilité à jamais blessée et qui avait envie de crier sa foi.

Dr Gallardo Francisco

* LIBRES PROPOS

ESPAÑA Y SUS TEJEROS

A.P. SANCHO

La televisión ha paseado por el mundo entero la escena tragicómica de Tejero entrando en el Parlamento español con la pistola en la mano. Y a continuación, como segundo acto de la comedia, el lenguaje encharlado de las metralletas dejando, para la historia, los impactos en el techo del hemiciclo.

Lo que pudo ser un drama para la vida de la joven democracia española se convirtió en una comedia trágica para España.

Yo no sé el impacto que ello habrá producido en el mundo civilizado, pero es casi seguro que la «tejerada» haya completado la imagen que de España se tenía de la «pandereta» y los toros.

Después de cuarenta años de dictadura franquista y a los cinco años escasos de una democracia endeble y frágil, donde la mayoría de los diputados pertenecen a las clases burguesas y del antiguo régimen, con un gobierno de derechas, la casta militar, espíritu feudal de la raza, ya no sólo despotizan públicamente contra la democracia sino que se levantan dispuestos a parar la marcha de la historia.

¿Qué pasaría entonces si en las próximas elecciones triunfaran las fuerzas democráticas?

¿Cuándo comprenderán las fuerzas armadas que su misión es servir y no mandar?

¿No comprenden ciertos militares que no se puede estar deteniendo continuamente el reloj de la vida?

¡Por favor, Señores, que ya no estamos en la Edad Media!

Y todo esto ¿por qué?, pues porque en España, hay que reconocerlo, hay muchos tejeros, desgraciadamente. Tejeros son los que han seguido luchando con las armas en la mano durante la transición como lo hacía en la época franquista, sin comprender lo que significaba, apesar de todo, el cambio, y con tributando a desestabilizar la democracia. Tejeros los hay en todos los partidos y organizaciones, que a la mínima que se les oponen opiniones contrarias saltan a la calle y forman un nuevo partido o una nueva sindical.

Se diría que el tejerismo forma parte integrante de la idiosincrasia del carácter español.

Como puede el Mundo civilizado tomar en serio a España en el consorcio internacional? Y cómo puede el Pueblo español tener confianza de que no se levantarán en contra de la Constitución aquellos que han jurado defenderla?

Se dice que la causa de todo el malestar de España es porque no se han resuelto los problemas básicos que tiene planteados, pero sobre todo, y entre otros muchos, el de la crisis económica y sus consecuencias, de las cuales la funda mental, es el paro.

Efectivamente lo que determina todo el malestar español, y no español, es decir de todo el mundo capitalista occidental, es la crisis económica.

Varias son las causas que determinan la dinámica de la situación actual, como varias son también las valoraciones que de la misma se hacen. Valoraciones que nacen de la óptica que cada uno tiene de los hechos y de las cosas.

Los ideólogos de la burguesía atribuyen la causa fundamental de la crisis económica a la política alcista de precios del petróleo de los países árabes. La burguesía trata, con ello de involucrar las cuestiones de tal manera que le permita, de una parte desvirtuar las verdaderas causas y por otra, hacer soportar las consecuencias de la misma, a las clases más modestas de la población, y a que la crisis no es igual para todos. Mientras las clases populares sufren consecuencias de la crisis las multinacionales realizan beneficios escandalosos, mientras el paro aumenta y las empresas nacionales cierran, las multinacionales crecen.

Hay que llegar a la constatación siguiente y tener, además, el valor de decirlo: lo que está en crisis es todo el sistema capitalista y la crisis económica no es más que una de sus consecuencias.

Lo que hay que hacer es cambiar las estructuras sociales, políticas y económicas dando paso a una sociedad más justa, dando paso al Socialismo.

El Mundo capitalista sabe muy bien que esta crisis no la puede resolver nadie más que un cambio de estructuras, pero el «estado mayor» del sistema, antes de resignarse al cambio, no ha perdido la esperanza de poder jugar con los ejércitos de millones de parados que habrá dentro de pocos años y tal vez con la posibilidad de una nueva guerra mundial.

Frente a todo ello no hay otra salida que la lucha decidida de todas las capas liberales, nacionales, democráticas y revolucionarias unificando esfuerzos para dar una imagen clara y transparente de los objetivos de hoy y con un programa concreto que sea capaz de motivar a todo el pueblo.

Hoy la revolución en España pasa por consolidar la Democracia y su Constitución, se quiera o no se quiera, y el que no quiera ver las cosas así o es un inconsciente o tiene que poner el reloj a la hora oficial.

Carlos Marx decía que una idea se convierte en fuerza material cuando prende en la conciencia de las masas.

Resumiendo, si las diferentes fuerzas democráticas de izquierdas y de «derechas», que también las hay, no saben anteponer a sus intereses partidistas, el interés nacional de consolidar la Democracia y su Constitución, la «tejerada» del 23 de febrero puede convertirse en una repetición general del próximo golpe, que puede estar al volver de la esquina.

La situación es grave, no se puede tomar en broma, y es necesario que todos y cada uno tomemos conciencia de ello. «C'est malheureux, mais c'est comme ça».

RÉPONSE

A

**«ESPAÑA
Y
SUS
TEJEROS»**

J'ai lu très attentivement l'écrit de Sancho. Et si j'approuve certains des passages il n'en va pas de même pour d'autres.

Il nous dit, par exemple, «qu'en Espagne, il faut le reconnaître, il y a malheureusement beaucoup de «tejeros». C'est l'évidence même !.

Oui, des «tejeros», l'Espagne n'a jamais manqué. Elle ne peut pas s'en défaire de cette terrible plaie. Sancho, de par sa formation professionnelle et ... politique, ne devrait pas ignorer que les «tejeros», en Espagne, forment une lignée, une caste, qui va de l'uniforme à la soutane passant par les «gros sous». La démocratie provoque, à ces trois piliers, de l'allergie. Une allergie malsaine, incurable, puisque à chaque tentative d'instauration démocratique, dans le pays, ils font surface pour imposer leur atavisme.

Dans son article, Sancho, nous dit encore que : «Tejeros sont ceux qui ont continué la lutte, les armes à la main, pendant la transition (?) tel comme ils le faisaient pendant l'époque franquiste sans comprendre ce qui signifiait, malgré tout, le changement, contribuant ainsi à la destabilisation de la démocratie».

Il me semble que élargir le mot «tejero» à d'autres formes de contestation, qui n'ont rien à voir avec le «tejerisme» classique, c'est manquer d'objectivité.

Ceci dit, parlons du changement et de la démocratie tombés, comme une manne, en Espagne.

Quel changement a pu s'opérer, en Espagne, avec les hommes qui suivirent l'odieux dictateur transformés, par décret, en démocrates ? Peut-on appeler changement l'installation de la Monarchie, déjà dictée dans les dernières volontés du «Caudillo» ?.

D'autre part, que peut-on attendre du chef suprême de cette «démocratie» lorsque lui-même a déclaré, à la BBC sur l'accusation portée contre lui d'avoir trahi les principes du «Movimiento» : je cite «Comme je n'ai pas fait semblable chose, ce dont je suis complètement sûr, ceux qui pensent ainsi peuvent dire ce qui leur plaît».

Alors, changement ou continuité franquiste. épaulé, efficacement, par un opportunisme politique dit d'opposition ?.

Allons, soyons sérieux !.

Aussi, je suis complètement en désaccord avec Sancho lorsqu'il écrit : «Aujourd'hui, la révolution (mais quelle révolution ?). En Espagne passe par la consolidation de la Démocratie et sa Constitution, qu'on le veuille ou non et celui qui ne voudrait pas voir les choses ainsi ou bien c'est un inconscient ou il doit mettre la montre à l'heure officielle».

L'heure «officielle», pour Sancho, est donné, naturellement par la Zarsuela, la Moncloa, ou son parti politique représenté, sans doute, aux Cortes.

Lamentable !.

Jamais Franco n'aurait pensé se tordre de rire dans sa tombe du «Valle de los Caídos», en voyant comment sa «démocratie» est tellement bien acceptée et soutenue par des hommes qui le combattirent. Parce que, ne nous trompons pas, Franco est là. Il est le «mort présent» de la tragi-comédie espagnole.

Les «inconscients», contrairement à l'assertion (gratuite) de Sancho, ont la montre à l'heure de la vérité. Pour se convaincre il suffit de comparer quelques dispositions figurant dans les Constitutions, monarchiste et républicaine :

Le Président de la République sera élu conjointement par les Cortes et par un nombre d'arbitres égal à celui de députés. (art. 68)

Le mandat du Président de la République aura une durée de 6 ans. (art. 71)

Le Président de la République est criminellement responsable de l'infraction délictive de ses obligations constitutionnelles. (art. 85)

La Couronne d'Espagne est héréditaire aux successeurs de SM Don Juan Carlos I de Bourbon, légitime héritier de la dynastie historique. La succession au trône suivra l'ordre régulier de la primogéniture. (art. 57)

La personne du Roi est inviolable ; elle n'est pas assujettie à des responsabilités. (art. 56)

Des actes du Roi, seront responsables les personnes qui les ont entérinés. (art. 64)

Je pense qu'il n'y pas de doutes. La Constitution qui garantit la véritable Démocratie est celle de la République. La «Démocratie» monarchiste n'est même pas un pont de transition puisque la forme de régime a été imposée au peuple espagnol.

Et Sancho, le sait !.

Dans quel pays civilisé l'agression faite au Roi, au Gouvernement et aux représentants de la Nation réunis en Assemblée, par un énergumène en uniforme, arme au point, (23 février 81) n'aurait pas été réprimée dans les heures qui suivirent l'attaque ?.

Peur, mollesse ou complicité ?...

Je suis persuadé, «tejeros» mis à part, que le nombre de conscients-inconscients est supérieur à celui d'inconscients-conscients. La montra de ces derniers marche régulièrement. Ce sont les autres qui ont la montre qui marche en arrière retardant ainsi le véritable procès démocratique dont l'Espagne est frustrée.

D'accord ?...

J. C.

RÉPONSE A «ESPAÑA Y SUS TEJEROS»

J'ai lu très attentivement l'écrit de Sancho. Et si j'approuve certains des passages il n'en va pas de même pour d'autres

Il nous dit, par exemple, «qu'en Espagne, il faut le reconnaître, il y a malheureusement beaucoup de «tejeros». C'est l'évidence même !.

Oui, des «tejeros», l'Espagne n'a jamais manqué. Elle ne peut pas s'en défaire de cette terrible plaie. Sancho, de par sa formation professionnelle et ... politique, ne devrait pas ignorer que les «tejeros», en Espagne, forment une lignée, une caste, qui va de l'uniforme à la soutane passant par les «gros sous». La démocratie provoque, à ces trois piliers, de l'allergie. Une allergie malsaine, incurable, puisque à chaque tentative d'instauration démocratique, dans le pays, ils font surface pour imposer leur atavisme.

Dans son article, Sancho, nous dit encore que : «Tejeros sont ceux qui ont continué la lutte, les armes à la main, pendant la transition (?) tel comme ils le faisaient pendant l'époque franquiste sans comprendre ce qui signifiait, malgré tout, le changement, contribuant ainsi à la destitution de la démocratie».

Il me semble que élargir le mot «tejero» à d'autres formes de contestation, qui n'ont rien à voir avec le «tejerisme» classique, c'est manquer d'objectivité.

Ceci dit, parlons du changement et de la démocratie tombés, comme une manne, en Espagne.

Quel changement a pu s'opérer, en Espagne, avec les hommes qui suivirent l'odieux dictateur transformés, par décret, en démocrates ? Peut-on appeler changement l'installation de la Monarchie, déjà dictée dans les dernières volontés du «Caudillo» ?.

D'autre part, que peut-on attendre du chef suprême de cette «démocratie» lorsque lui-même a déclaré, à la BBC sur l'accusation portée contre lui d'avoir trahi les principes du «Movimiento» : je cite «Comme je n'ai pas fait semblable chose, ce dont je suis complètement sûr, ceux qui consentent ainsi peuvent dire ce qui leur plaît».

Alors, changement ou continuité franquiste épaulé, efficacement, par un opportunisme politique dit d'opposition ?.

Allons, soyons sérieux !.

Aussi, je suis complètement en désaccord avec Sancho lorsqu'il écrit : «Aujourd'hui, la révolution (mais quelle révolution ?). En Espagne passe par la consolidation de la Démocratie et sa Constitution, qu'on le veuille ou non et celui qui ne voudrait pas voir les choses ainsi ou bien c'est un inconscient ou il doit mettre la montre à l'heure officielle».

L'heure «officielle», pour Sancho, est donné, naturellement par la Zarsuela, la Moncloa, ou son parti politique représenté, sans doute, aux Cortes.

Lamentable !.

Jamais Franco n'aurait pensé se tordre de rire dans sa tombe du «Valle de los Caidos», en voyant comment sa «démocratie» est tellement bien acceptée et soutenue par des hommes qui le combattirent. Parce que, ne nous trompons pas, Franco est là. Il est le «mort présent» de la tragi-comédie espagnole.

Les «inconscients», contrairement à l'assertion (gratuite) de Sancho, ont la montre à l'heure de la vérité. Pour se convaincre il suffit de comparer quelques dispositions figurant dans les Constitutions, monarchiste et républicaine :

Le Président de la République sera élu conjointement par les Cortes et par un nombre d'arbitres égal à celui de députés. (art. 68)

Le mandat du Président de la République aura une durée de 6 ans. (art. 71)

Le Président de la République est criminellement responsable de l'infraction délictive de ses obligations constitutionnelles. (art. 85)

La Couronne d'Espagne est héréditaire aux successeurs de SM Don Juan Carlos I de Bourbon, légitime héritier de la dynastie historique. La succession au trône suivra l'ordre régulier de la primogéniture. (art. 57)

La personne du Roi est inviolable ; elle n'est pas assujettie à des responsabilités. (art. 56)

Des actes du Roi, seront responsables les personnes qui les ont entérinés. (art. 64)

Je pense qu'il n'y pas de doutes. La Constitution qui garantit la véritable Démocratie est celle de la République. La «Démocratie» monarchiste n'est même pas un pont de transition puisque la forme de régime a été imposée au peuple espagnol.

Et Sancho, le sait !.

Dans quel pays civilisé l'agression faite au Roi, au Gouvernement et aux représentants de la Nation réunis en Assemblée, par un énergumène en uniforme, arme au point, (23 février 81) n'aurait pas été réprimée dans les heures qui suivirent l'attaque ?.

Peur, mollesse ou complicité ?...

Je suis persuadé, «tejeros» mis à part, que le nombre de conscients-inconscients est supérieur à celui d'inconscients-conscients. La montre de ces derniers marche régulièrement. Ce sont les autres qui ont la montre qui marche en arrière retardant ainsi le véritable procès démocratique dont l'Espagne est frustrée.

D'accord ?...

J. C.

LIBRES PROPOS

IMPRESIONES

A consecuencia del «Putsch» habido en Madrid (España) el 23 Febrero 1981 por el Teniente coronel de la Guardia Civil Tejero y al General Millans del Bosch en Valencia, toda la prensa española y extranjera vanagloria la figura del Monarca y a la par, informan del reforzamiento moral de la Democracia «aparente» en España. Así son los argumentos y el final de tal sublevación de los fascistas españoles.

Reflexionando sobre dichos acontecimientos, considero dicho «putsch» como un aviso. ¿Volverán otra vez ? . Esta es mi duda y se basa en lo siguiente :

Si el Gobierno anterior (Suarez), de conformidad con la Constitución, aprobaron ciertas Autonomías, libertad de prensa, reconocimiento de Sindicatos, de Partidos Políticos, etc..., dichas concesiones se apartan de la línea política que heredaron de Franco y que bajo juramento prometieron y firmaron respetar. Las consecuencias de dichas concesiones son que desde el punto de vista del Movimiento se ven disminuidos de moral y de autoridad, los cuales fueron los que ganaron la guerra, con la ayuda moral y material de Alemania, Italia y países capitalistas.

Siendo así y siguiendo la trayectoria de la política española a través de la monarquía y sus gobernantes (hijos de los vencedores) van captándose la simpatía, desde el punto de vista internacional, situando y comparando la España de ayer con la de hoy ; dando a entender, además, que el objetivo que persiguen es la Democracia «aparente» sin dejar para nada sus principios y tener todos los mandos a su disposición.

Es así como el pueblo es engañado una y otra vez por esta política nefasta que les conducirá al pacto con las Naciones Europeas y su entrada en el Mercado Común.

! Hasta donde llegaremos !...

Mi conclusión es que España, actualmente, no puede creer que los hombres del Movimiento de ayer (al que pertenecieron todos los gobernantes actuales) se conformen con este porvenir ; Su interés es mantenerse en los puestos de mando del país (Defensa) mientras el pueblo, amorfo y dormido, sigue por esta senda que le han dicho ser de paz y no de guerra, víctima de la incultura en que le han sumido. Es así como los poderosos pueden seguir gobernando y conservando sus privilegios.

Esta es mi creencia ; de equivocarme que se me perdone. Si la política es el arte de engañar a los pueblos, ¿ por qué no habré sido yo también víctima de ella ?.

CANO

Ne respirez plus !!

En vous racontant ce qui m'est arrivé à l'occasion d'un examen médical vous allez, peut-être penser, que je vous raconte une histoire de l'anthologie Marius-Olive. Détrompez-vous, je ne suis pas marseillais. Venons-en aux faits.

Cela s'est passé chez un radiologue du chef-lieu de ma résidence où l'Office des Anciens C. et Victimes de G. m'avait envoyé pour passer une visite. Les dernières mesures prises en faveur des internés concernant certaines affections, jusqu'à ce jour non reconnues donnant droit à l'origine de ma démarche.

Je me suis donc présenté un matin, à jeun, chez le spécialiste en question. Mon épouse m'accompagnait. Une dame en blouse blanche, m'a fait entrer dans une salle obscure prié de me déshabiller et m'a dit d'avaler un bol de «plâtre chocolaté». Le radiologue est arrivé quelques minutes après

Absence d'éducation, Le Docteur n'a pas dit seulement «bonjour».

Nom, prénoms, âge, etc...

Ce rituel terminé.

Allongez-vous sur la table.

C'est fait. (Le radiologue est allé dans un coin de la salle pour manoeuvrer son appareil).

Ne respirez plus !.

Clac !, (déclat de la machine)

Respirez !.

Tournez-vous côté gauche !.

Ne respirez plus !.

Clac !.

Respirez !.

Et ainsi de suite pendant, au moins, une dizaine de fois. La séance est terminée.

Le spécialiste est parti comme il est entré. Sans saluer.

Vous reviendrez à 16 heures, m'a dit la dame à la blouse blanche.

A l'heure indiquée, j'étais au rendez-vous.

De nouveau la salle obscure, pas de «plâtre chocolaté», mais nu comme le matin.

Voilà le spécialiste. Pas de salutation.

Allongez-vous sur la table.

Catastrophe !. Aussitôt que mon corps prend contact avec la froide planche de la table, je suis pris par une crise aiguë de toux (bronchites chroniques, asthme) accompagnée d'expectorations. Je fais signe à ma femme avec la main, pour qu'elle me passe un mouchoir.

Le Docteur, sourd, insensible, de son «tableau de bord», Ne respirez plus !.

Clac, (bruit de l'appareil)

Respirez !.

Ne respirez plus !.

Clac !.

Respirez !.

Tournez-vous coté droit !.

Ne respirez plus !.

Clac !.

Respirez !.

Naturellement, il m'était impossible de suivre les commandements du spécialiste. Je toussais, je crachais sans arrêt, je me tortillais de douleur. Je respirais très péniblement.

Le médecin continuait :

Ne respirez plus !.Clac !.

Respirez !.

Et moi, m'étouffant, me contorsionnant de tous cotés sur la table à radiographies.

Ne respirez plus !.

Respirez !.

Mission terminée. L'Homme-robot éteint son appareil. Vous pouvez vous habiller !.

Et le voila parti, certainement sûr de lui, sans se soucier le moins du monde de l'état dans lequel il me laissait, sans un mot de plus. Rien !. Une carpe mécanisée, sans âme, dans son univers obscur, sombre, ténébreux.

Je me demande quel résultat a pu obtenir cet homme de «science». Et vous aussi n'est-ce pas ?.

Eh bien, l'humanisation des services publics, malheureusement, n'est pas pour demain.

VARI

Vos droits

NOTE D'INFORMATION : ELEMENTS RELATIFS A LA RETRAITE DU COMBATTANT

A - Vous venez de déposer votre demande de retraite du combattant au service départemental de l'Office national des anciens combattants

La direction départementale des anciens combattants poursuit l'instruction de cette demande :

- 1) Elle vous adressera un accusé de réception détaillé,
- 2) Elle transmettra votre demande pour vérification, au fichier central du Mans chargé de donner l'autorisation de paiement,
- 3) Au reçu de cette autorisation, elle établira votre brevet de retraite du combattant et vous l'enverra par pli recommandé,
- 4) Elle adressera les fiches de paiement correspondant à cette retraite à la trésorerie générale compétente en matière de paiement.

Le délai qui s'écoule entre la date de réception de la demande de retraite du combattant et l'envoi du brevet est d'environ 2 mois 1/2.

B - Vous avez reçu le brevet de retraite du combattant mais la retraite ne vous a pas encore été payée

La trésorerie générale de la Haute-Garonne, centre régional des pensions, place Occitane, 31039 Toulouse cedex, est seule compétente en matière de paiement :

- 1) Elle met en place des comptables payeurs (bureau des P.T.T., perception) la fiche de paiement de la retraite du combattant,
- 2) Elle effectue le virement de la retraite du combattant sur les différents comptes (banques, C.C.P. ou caisse d'Epargne).

C - Vous avez déjà perçu la retraite du combattant

A compter du 1er juillet 1980, le paiement de la retraite du combattant est informatisé dans les huit départements de la région Midi-Pyrénées (Ariège, Aveyron, Haute-Garonne, Gers, Lot, Hautes-Pyrénées, Tarn, Tarn-et-Garonne).

Cette procédure n'entraîne aucun changement pour les retraites du combattant virées sur un compte courant bancaire ou postal.

Cette procédure, pour les retraites du combattant payées en numéraire, entraîne la suppression du carnet de quittances ou carnet à coupons.

Désormais, pour percevoir la retraite du combattant, il vous suffit de vous présenter au guichet du comptable payeur choisi, muni du brevet de retraite du combattant et d'une pièce d'identité.

Si vous n'êtes plus en possession du brevet de retraite du combattant, vous devez demander l'établissement d'un duplicata de ce brevet à la direction interdépartementale des anciens combattants, boulevard A. Duportal, B.P. 1521, 31002 TOULOUSE Cedex - Tél (61) 23.11.50.

Les carnets de quittances n'étant plus utiles, ceux qui sont arrivés à expiration ou qui sont égarés ne sont pas renouvelés.

Au décès du bénéficiaire de la retraite du combattant, la trésorerie générale paiera les arrérages qui restent dûs aux héritiers sur production du brevet de retraite du combattant, d'un bulletin de décès et d'un certificat de propriété ou d'hérédité. Ce dernier document n'est pas réclamé aux veuves des retraités.

La trésorerie générale ne manquera pas de porter une grande attention à vos réclamations concernant un retard éventuel de paiement.

NOS PEINES

Notre ami Enrique UBINAS de Carcassonne est décédé le 11 mars 1980:

Nous avons appris que tardivement la triste nouvelle du décès de cet ami de l'amicale.

Dès les premiers jours il est entré en contact avec nous, venant nous rendre visite et nous encourager, avec objectivité à poursuivre les réformes du cimetière du Camp.

UBINA, résistant de la première heure, a été dans sa vie un homme épris de liberté et de justice, toujours au service des amis qui avaient besoin de ses conseils et de son aide.

Il laissera un vide autour de tous ceux qui l'ont connu. Intelligent, respectueux, d'une valeur intellectuelle indéniable, Enrique était un homme plein de finesse qui, tout au long de sa vie a lutté pour la liberté et la paix entre les hommes.

Notre Amicale, les Déportés, les Internés et les anciens de l'armée Espagnole ont perdu un ami qu'ils n'oublieront pas.

A sa femme et à toute sa famille, nous adressons nos amitiés émuës et fraternelles.

Nous apprenons, en dernière heure, le décès, à Berlin, de notre camarade Franz DALHEM, ancien Ministre de la R.D.A. et co-fondateur de l'Amicale.

Dans le prochain Bulletin, nous ferons une rétrospective de sa vie de combattant de la liberté.

Nous avons appris le décès de notre Président d'Honneur Jean de PABLO, survenu le 11 Octobre dernier à Berlin. Dans le prochain Bulletin, celui-ci étant déjà en voie d'impression, nous évoquerons, comme il se doit la personnalité du disparu.



JOSE NAVARRO NOUS A QUITTÉ

A la tombée de la nuit du 12 Août dernier, notre ami et Camarade NAVARRO était terrassé par un infarctus. Quelques heures auparavant nous avions conversé, on parlait de tout et de rien pour revenir inévitablement au même sujet, à notre passé historique.

NAVARRO s'était installé au Boulou où il se trouvait

heureux, content de vivre sous ce beau ciel du Roussillon sur cette parcelle de terre qu'il aimait tant. «Tu vois, me disait-il souvent, je suis né murcien, mais j'ai le sentiment d'être catalan. Tu connais les raisons». Oui, je savais. NAVARRO, comme tant d'autres espagnols du sud, avait émigré en Catalogne pour fuir la misère, la famine et le chômage chronique régnant, hier comme aujourd'hui, dans ces régions de la péninsule. Il avait échoué à Moncada, un ghetto barcelonais où presque tous ses habitants étaient des ouvriers immigrés.

Très jeunes, presque un enfant, NAVARRO dut se mettre au travail pour s'assurer le pain de chaque jour. Pas question d'aller à l'école «perdre le temps». Mais notre ami ne l'entendait pas ainsi. Il sentait la nécessité de se cultiver, d'apprendre à lire, à écrire. Et tous les soirs, après son dur labeur de briquetier, avec d'autres hommes, il allait à la «Escuela de Adultos» tenue par des instituteurs bénévoles venus de Barcelone.

Les luttes sociales lui apprendront des connaissances insoupçonnées sur sa condition d'ouvrier. Après, c'est la guerre, l'exil, les camps, la Résistance, les commandos de guerilleros en Espagne en 44/45 et son intégration dans la communauté française.

José NAVARRO s'est formé intellectuellement par ce que la vie lui a appris. Il n'a pas eu le temps, ni les moyens, d'aller à d'autres écoles. Qu'à cela ne tienne !, NAVARRO

écrivait et fera publier un roman «Amour et Justice, pour l'Espagne et pour le monde» qui est un message d'espérance. Son écriture est celle d'un poète, du poète que nous connaissions à travers notre Bulletin où il collaborait régulièrement.

Quel meilleur hommage, l'Amicale, pouvait lui rendre que celui d'insérer dans ce Bulletin un de ses derniers poèmes

Le voici :

EL MUNDO ENSUEÑA

*Sueña el preso en su libertad,
el hambriento en el pán,
el parado forzoso en trabajar.
Los obreros sueñan en descansar
y gozar del bienestar
cuyas cosas les suelen faltar.
Los campesinos en futuras cosechas?
los viejos en su mocedad
y los jóvenes en jugar y enamorar.
La fé cristiana en rogar la caridad.
Los malos amos sueñan
en explotar la humanidad
y...doblar su capital.
Y los poetas, ¿ que sueñan ?
Sueñan en denunciar y reparar
la injusticia social
que sufre la Humanidad.*

LISTE DE SOUTIEN A L'AMICALE DU 28 OCTOBRE 1980 AU 1^{er} AOUT 1981

Noms et Prénoms	Départements ou PAYS	Francs
ROMERO Antonio	SANTANDER	50,00
MENOU Damien	09000	35,00
CUBELLS José	09100	50,00
GROS LABRADOR José	09200	50,00
LOZANO Clemen	09500	50,00
WALTER Todf	R.F.A.	57,80
RESAUD Jean	09000	100,00
NAVARRA Juan	CANADA	356,51
PINTO Regino	66500	30,00
TAUBER Maurice	75018	50,00
FIBLAS FIBLAS Pepito	30000	50,00
SANCHEZ Angel	31400	50,00
CREUS José	66340	50,00
FAVRO Jean	06330	150,00
MENENDEZ Luis	09100	50,00
MARTINEZ Julio	31500	50,00
ALOIS Peter	AUTRICHE	90,00
GONZALES Alonso	82000	32,00
GROBOCOPATEL Victor	30000	100,00
AREVALO Pierre	40100	30,00
TOMAS SEGOVIA Rafael	31300	100,00
SOUBVENTIO Con Generale	ARIEGE	300,00
ARANDA BLAS Albert	66400	50,00
HEINRRICH DUERMAYER	AUTRICHE	50,00
AYMERICH José	BARCELONA	150,00
CHACON Diego	47000	50,00
CANO Antonio	31500	50,00
MANCHON Joseph	81440	100,00
MARI José	74000	50,00
BALLARIN Raymond	09100	30,00
MARTINEZ Sébastien	65410	50,00
VOILLEMEN Raymond	52200	500,00
CASANOVAS Antonio	11130	60,00
GRANIER Aimé	09400	50,00
GUTIERREZ Alphonso	09100	50,00
QUINTANA José	31150	200,00
FERNANDEZ Ramiro	81000	50,00
IBANEZ Antonio	64000	88,00
SAMUEL Fred	75008	450,00
GASPAR Melsion	11000	50,00

NICOLAS Alfredo	16410	50,00
SANTOS BLASCO Tomas	93100	50,00
SANCHEZ Lorenzo	31260	50,00
SORS José	66000	50,00
GROS Roman	82000	50,00
CARDONA José	30600	50,00
RICARDO SANZ	31000	10,00
BLESY Louis	93270	50,00
RELLA Carmelo	31000	50,00
DOMINGUEZ A.	14990	50,00
FURLAN SILVESTER	YUGOSLAVIE	100,00
ARTIME José	31400	50,00
CASTELLANI Adelchi	ITALIE	188,00
SUBVENTION MAIRIE	PAMIRS	500,00
CHINCHILLA Joseph	11300	50,00
KOHN Walter	AUTRICHE	14,52
CALVET Salvador	42000	50,00
UDOVICKI Lazar	YUGOSLAVIE	150,00
LOPEZ G. FERNANDO	31003	50,00
SANCHO Antonio	BARCELONA	50,00
CUBEL Manuel	Pas-la-Casa	50,00
SUBVENTION MAIRIE	SURBA	100,00
ANONYME		1300,00
GUERRERO Juan	81000	50,00
COLOM José	33400	100,00

Liste des nouveaux adhérents à notre amicale du 28 Octobre au 1 Aôut 1981

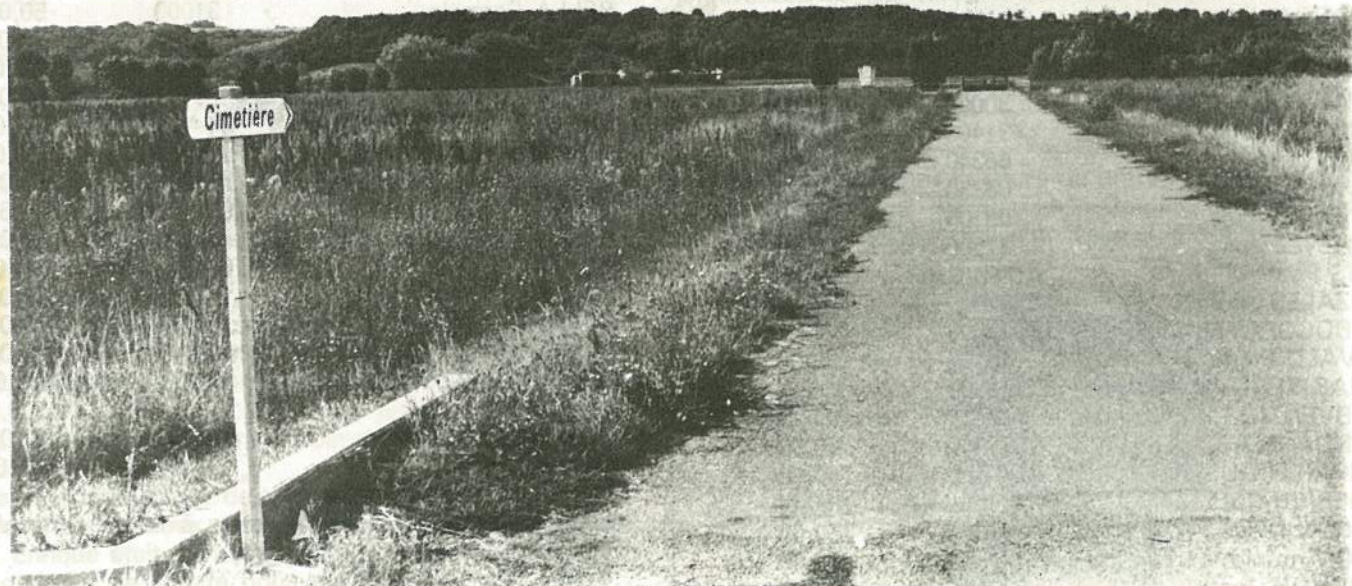
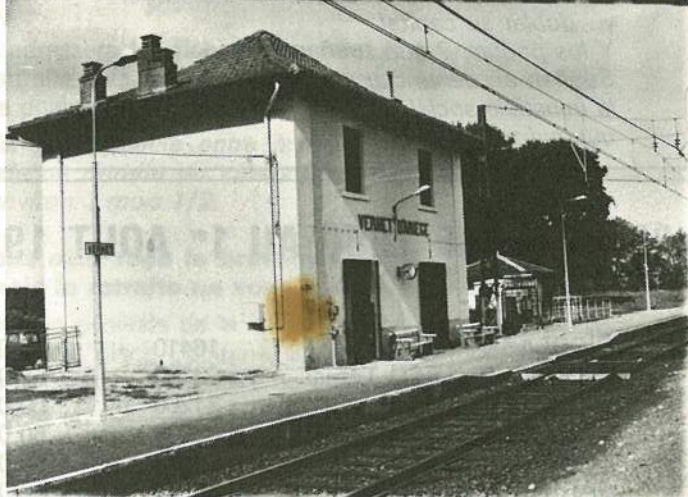
GIBER MONTANER José, Maison de Retraite François
1, place A: Briand - 02600 VILLIERS-COTTER

GRIPPA Jacques
Avenue d'Uccle 62 - 1190 BRUXELLES (Belgique)

GROS LABRADOR
28 bis, rue Henri Vernes - 09200 ST-GIRONS

GUERRERO Juan
6, rue Général Gallieni - 81000 ALBI

VILA-PLANAS Martin
15, impasse Barande - 66000 PERPIGNAN

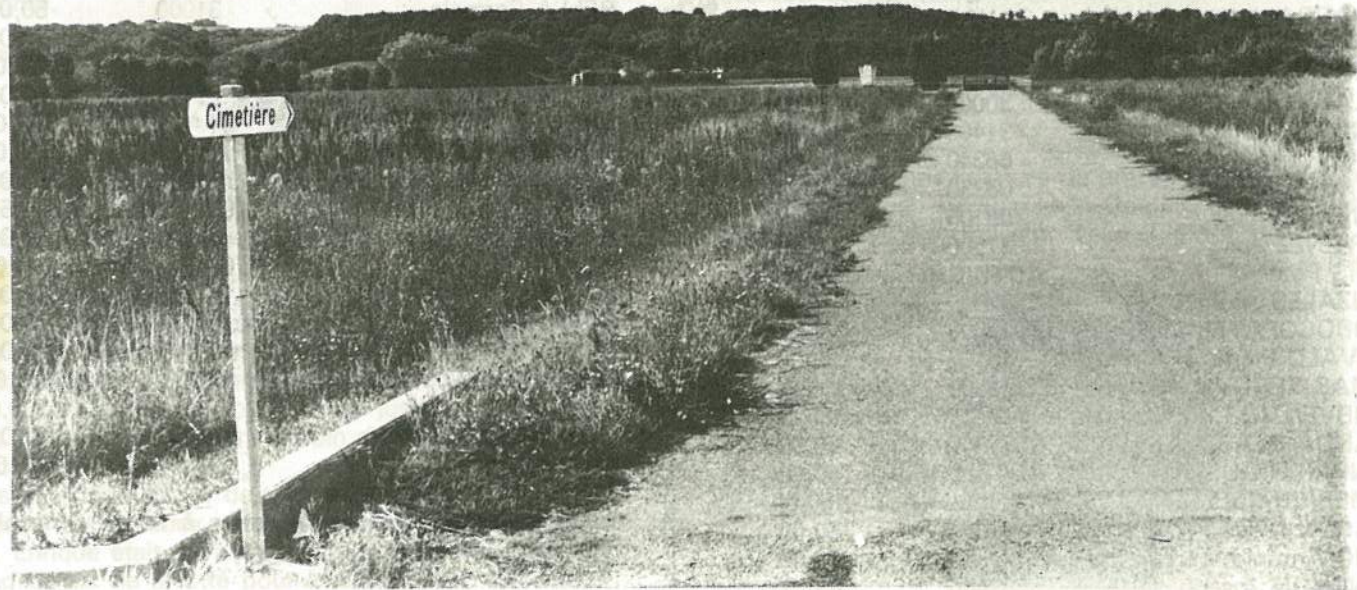


AVIS DE RECHERCHE

Notre camarade Antoine DOMINGUEZ, ancien du quartier B, baraque 22, actuellement domicilié : 144, rue de la Falaise - 14990 BERNIERES-SUR-MER, voudrait avoir des nouvelles de NOGAREDA (qui fut Directeur de «La Noche de Barcelona», des députés RAGASOL et MAURY DE GARCIA (cheminot), de FALCO de (TORTOSA),

BERGMAN, BOLALLA MARTINEZ, ORTEGA (qui fabriquait des bagues) et du Docteur CARRANZA.

Qui peut donner des nouvelles de Juan CORDON «Tapa» du quartier A, baraque 12 ? S'adresser «VARI» au Bulletin.



AVIS DE RECHERCHE

Notre camarade Antoine DOMINGUEZ, ancien du quartier B, baraque 22, actuellement domicilié : 144, rue de la Falaise - 14990 BERNIERES-SUR-MER, voudrait avoir des nouvelles de NOGAREDA (qui fut Directeur de «La Noche de Barcelona»), des députés RAGASOL et MAURY DE GARCIA (cheminot), de FALCO de (TORTOSA),

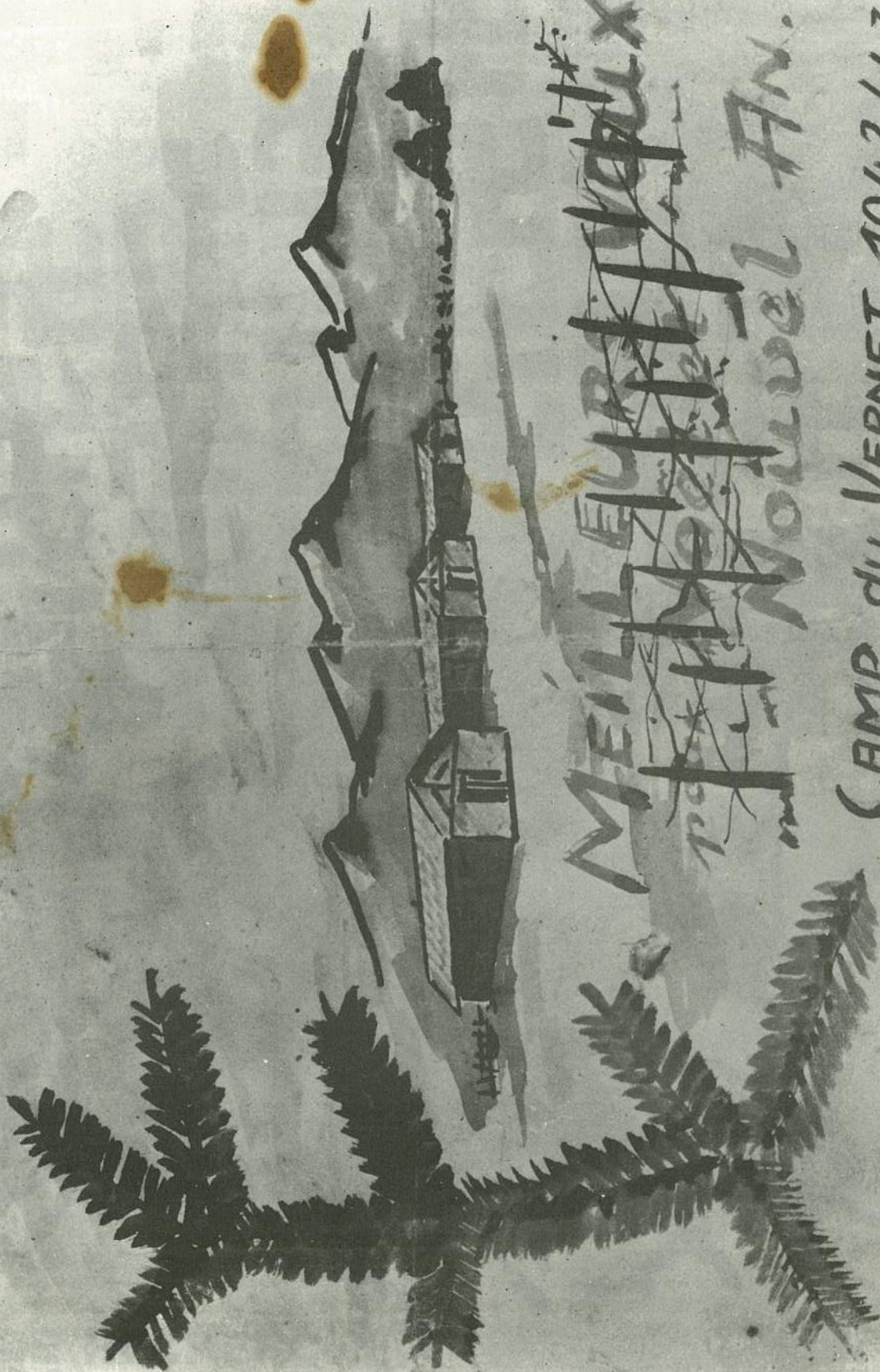
BERGMAN, BOLALLA MARTINEZ, ORTEGA (qui fabriquait des bagues) et du Docteur CARRANZA.

Qui peut donner des nouvelles de Juan CORDON «Tapa» du quartier A, baraque 12 ? S'adresser «VARI» au Bulletin.



M.P. Poutrain

Affiche présentée par Mademoiselle Marie-P. POUTRAIN, du Collège Raimbaud, classe 3ème de Pamiers, gagnante du 1er prix d'affiches du Concours de la Résistance et de la Déportation de l'Ariège, le 12 Mars 1981.



MEILLEUR
Nouvel An.

CAMP du VERNET 1942/43